CONSTANCE SKIRMUNTT

HISTOIRE

DE LA

LITHUANIE

TRADUITE DU POLONAIS

PAR

LOUISE ŻOŁĄDŹ

PARIS
IMPRIMERIE ADOLPHE REIFF
3, RUE DU FOUR, 3

1901

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'enseignement de l'histoire de la Lithuanie est complètement négligé, et même entièrement omis, dans les cours d'éducation. Cette omission est d'autant plus incompréhensible que nous nous livrons même à l'étude de l'histoire des races les plus sauvages et les plus éloignées, comme par exemple celle des Indiens et des Chinois, et nous ignorons les annales d'un peuple qui occupait jadis et occupe encore une étendue considérable de l'Europe, et qui, depuis des siècles, jouit des faveurs de la civilisation. L'absence d'un petit cours élémentaire d'histoire de la Lithuanie se faisant sentir depuis longtemps, une Lithuanienne, Mlle Skirmuntt, a comblé cette lacune en publiant ce recueil succinct des faits principaux de l'histoire de son pays. Ce petit ouvrage a été publié en langue polonaise; il ne peut donc être consulté que par ceux qui connaissent cette langue ou quelque autre langue slave, et ne saurait, par conséquent, être de quelque utilité à nos voisins plus ou moins éloignés, auxquels les notions de cette histoire sont complètement étrangères, malgré leur proximité.

Désirant donc donner à cet ouvrage l'extension qu'il mérite, je l'ai traduit en français, attendu que cette langue, universellement répandue, me semble la plus propre à augmenter le nombre des lecteurs désireux de connaître mieux des faits d'une importance incontestable. En offrant ce travail au public, je dois exprimer aussi ma conviction profonde que la Lithuanie et la Pologne, unies depuis des siècles d'une liaison fraternelle, ne forment et ne doivent former qu'un tout indissoluble.

LOUISE ZOŁĄDŹ.

HISTOIRE DE LA LITHUANIE

Situation géographique du pays. — En jetant un coup d'œil sur la carte de l'Europe, nous voyons, du côté de la mer Baltique, un vaste espace de terre qui s'étend entre la Vistule et la Dūna et qui se prolonge jusqu'à la mer entre les embouchures de ces deux fleuves.

Ce pays, qui renferme de vastes lacs dans le voisinage de la Vistule, était jadis entièrement couvert d'épaisses forêts. Sur les bords du Niémen et de la Vistule s'élevaient de belles montagnes boisées ; la terre, une fois défrichée, se montrait propre à la culture et singulièrement fertile.

C'est ce territoire qui est habité depuis un temps immémorial par les tribus lithuaniennes, et qui porte, depuis des siècles, le nom de Lithuanie.

Origine de ce peuple. — On ne sait pas encore avec précision dans quel siècle les ancêtres des Lithuaniens s'établirent dans ce pays et quel nom ils portaient dans l'antiquité. On sait seulement que, de même que les Grecs et les Romains, les Slaves et les Germains, et d'autres peuples européens, les Lithuaniens vinrent aussi de l'Asie, du plateau indo-persique, d'où sont sortis tous les principaux peuples de l'Europe, et qu'ils appartiennent, comme toutes ces peuplades, à la race caucasique.

L'époque de l'établissement de ces races est très ancienne, car leur migration eut lieu bien des siècles avant Jésus-Christ. Les peuples asiatiques se portèrent alors en foule vers l'Europe, chassant devant eux les bêtes fauves, s'emparant des terres et peuplant peu à peu les espaces inhabités et boisés. Parmi ces peuples se trouvaient aussi les ancêtres des Lithuaniens. Parvenus jusqu'aux bords de la mer Baltique et des quatre principaux fleuves que nous venons de nommer, ils n'avancèrent plus vers l'Ouest, mais ils s'établirent en ces lieux, et, quoique l'époque de cet évènement ne soit pas exactement connue, il eut lieu sûrement avant l'ère chrétienne.

Division par tribus. — Tous les peuples lithuaniens se divisaient alors en tribus, portant différents noms ; les terres qu'elles occupèrent reçurent des dénominations en conséquence, et c'est pourquoi l'on vit se former, dans la suite, les quatre pays suivants, qui touchaient à la mer Baltique : la *Prussie*, plus tard la Prusse ; la *Lithuanie* proprement dite ; la *Samogitie* et la *Lettonie* (*Première carte*). La *Prussie* était habitée par les *Prussiens*, tribu lithuanienne, la plus ancienne et la plus civilisée. C'est dans leur pays qu'aurait

régné le premier roi à moitié fabuleux des Prussiens et des Lithuaniens, dont nous parlerons bientôt ; c'est là qu'on éleva le principal temple païen et que les Prussiens bâtirent des villes commerçantes. Plus loin, le long du Niémen, de la Vistule, de la Niewiaża et de la Doubissa, s'étendait la *Lithuanie* proprement dite et la *Samogitie*, habitées par les *Lithuaniens* et les *Samogitiens*. Vers le nord-est de cette dernière province, des deux côtés de la Dûna, et baignée largement par la mer, se trouvaient la *Lettonie*, avec la *Couronie* et la *Semigalie*, peuplées par les *Lettes* ou *Lettons*, les *Couroniens* et les *Semigaliens*.

Toutes ces peuplades lithuaniennes vivaient dans la paix et l'union, professaient la même religion et parlaient la même langue.

Langue et mœurs. — La langue que parlaient les anciens Lithuaniens, ils l'avaient apportée avec eux de l'est de l'Asie, berceau des peuples européens. Cette langue, qui diffère entièrement de celle des peuples voisins, est l'un des plus anciens idiomes européens. Aujourd'hui, plus de deux millions d'habitants de notre pays la parlent encore : en Samogitie, au bord de la mer Baltique, et aussi dans d'autres parties à l'intérieur du pays.

Les occupations des anciens Lithuaniens étaient celles des peuples sédentaires : c'était principalement la culture de la terre, la chasse dans les forêts pleines de bêtes fauves, l'élevage des bestiaux, le pâturage, la pêche, etc. Quant aux arts et aux métiers, les Lithuaniens, comme les autres peuples primitifs, n'en connaissaient que les éléments les plus simples. Leur religion était païenne ; d'abord ils adorèrent les astres, ensuite un grand nombre de dieux et de déesses.

Mythologie lithuanienne. — D'après les traditions qui sont parvenues jusqu'à nous, nous pouvons nous faire une idée des dieux adorés par les anciens Lithuaniens. Ces personnages, quoique fictifs, nous feront voir quelles idées nos aïeux, si longtemps privés de la lumière de la vraie Foi, avaient de la divinité, du ciel, de la vie future de l'homme. Le plus ancien dieu du ciel lithuanien était *Pramzimas* ou l'Éternel, qui régnait sur le monde entier et sur tous les dieux. Les Lithuaniens se représentaient les tremblements de terre comme un effet de la colère de ce dieu, qui châtiait la terre et la faisait trembler. Alors Pramzimas, irrité contre les hommes à cause de leurs péchés, envoya le déluge sur la terre. Après lui on adora trois dieux puissants : *Perkounas* ou *Perkoune*, le dieu du tonnerre ; *Atrimpos*, le dieu des eaux, et *Poclus*, le dieu des enfers.

Le premier, c'est-à-dire *Perkounas*, était le plus puissant d'entre eux. On lui offrait tous les jours des sacrifices ; on lui adressait des prières ; on lui consacrait des bocages, des autels, des temples. Et, lorsque le tonnerre grondait ou que la foudre éclatait, le peuple l'invoquait par ces paroles : « *Perkoune, épargne-nous ! Perkoune, ne frappe pas le Samogitien.* »

Dans les combats, on invoquait le dieu de la guerre *Kawas*, dont l'attribut était un cheval noir ou un coq, emblème de la vigilance Les anciens Lithuaniens représentaient les dieux ou leurs emblèmes sur les drapeaux : cela leur inspirait de l'ardeur et de la bravoure dans les batailles. Ils imploraient *Kawas* quand ils étaient déjà montés sur leurs chevaux, revêtus d'une cuirasse et d'un casque et tenant une lance à la main.

On comptait aussi un grand nombre de déesses. Sur l'autel de *Prakourima* (*Praurima*), déesse du feu sacré, on entretenait un feu éternel brûlant jour et nuit. Des prêtresses nommées *Vaïdelotes* en étaient chargées ; ce feu fut nommé, plus tard, le *Znicz* (Znitch).

On adorait *Liétoua* comme déesse de la liberté, et son attribut était un chat, attendu que cet animal ne supporte aucun joug.

Milda ou *Aleksota* était regardée comme la déesse de l'amour. On lui rendait les plus grands honneurs dans les environs de *Kowno*.

Enfin, nous nommerons encore la déesse de la vie future ou la déesse de l'immortalité, *Wellona*, qui avait un temple au bord du Niémen.

Une antique légende nous rapporte comment les anciens Lithuaniens se représentaient le sort de l'homme après la mort. Ils croyaient que les âmes des trépassés, après avoir quitté ce monde, étaient forcées de gravir une montagne très élevée et très escarpée nommée *Anafiélas*, au sommet de laquelle habitait une divinité qui jugeait les humains. Il était difficile aux riches de la gravir, vu qu'ils étaient chargés de leurs biens terrestres : le pauvre, s'il avait été vertueux pendant sa vie, s'élevait jusqu'en haut comme une plume ; si, au contraire, c'était un pécheur, les tempêtes l'enlevaient ; c'est ce qui arrivait aussi au mauvais riche, après qu'il avait été dépouillé de toutes ses richesses par un dragon qui habitait le pied de la montagne. La divinité, dont le tribunal était établi au sommet de la montagne, assignait à chacun, selon ses mérites, une récompense ou une peine éternelle. L'ancien Lithuanien croyait encore que, dans son ciel, il tourmenterait les ennemis qui auraient opprimé son pays sur la terre.

Outre les dieux que nous avons nommés plus haut, il en existait encore, selon la croyance du peuple, beaucoup d'autres moins importants, qui ne représentaient pas tous le bien ; il y en avait de peu honorables, comme par exemple *Ragoutis*, le dieu de l'ivrognerie, ou même de méchants, comme *Gaïla*, laide sorcière qui tourmentait les hommes et les animaux, *Guiristis*, monstre des bois à la tête surmontée de cornes, qui sortait des forêts pour enlever les jeunes gens. Nous passons sous silence beaucoup d'autres divinités : l'imagination des anciens Lithuaniens en peuplait non seulement le ciel, mais le pays entier, les forêts, les eaux, les espaces, l'air même.

Toute une classe d'hommes, formant une caste particulière, s'occupait des cérémonies établies en l'honneur de ces êtres imaginaires : c'étaient les prêtres ou *Krèwe*. Au-dessous des *Krèwe* étaient les sacrificateurs ou Vaïdelotes, qui portaient de longues robes blanches, serrées d'une ceinture ; lorsqu'ils offraient des sacrifices aux dieux, ils se paraient la tête de couronnes vertes faites avec des feuilles cueillies sur les arbres sacrés. A la tête de la hiérarchie sacerdotale, c'est-à-dire des *Krèwe* et des *Vaïdelotes*, était le grand prêtre ou le *Krèwe-Kreweïto*. C'était un personnage revêtu d'une autorité suprême ; ses arrêts devaient être respectés même par les princes régnants, car le peuple considérait ses paroles et ses ordres comme l'expression de la volonté des dieux. Le *Krèwe-Kreweïto* envoyait des messagers avec ses ordres dans tout le pays ; ces messagers portaient une baguette recourbée en signe de leur mission, et leur personne était alors inviolable.

Les Lithuaniens passèrent de longs siècles dans la foi païenne, bien que les peuples voisins eussent déjà depuis longtemps embrassé le christianisme. L'histoire nous dira pourquoi les ténèbres et l'ignorance, par rapport à la vraie foi, pesèrent encore si longtemps sur notre pays.

Peuples voisins. — Jetons maintenant un coup d'œil sur les peuples qui environnaient la Lithuanie, et apprenons à connaître leurs noms.

Tout autour des frontières de la Lithuanie, à l'ouest, au sud et à l'est, s'était établie, depuis une antiquité très reculée, une race de *Slaves*, très populeuse, qui se divisait en différents groupes. A l'ouest de la Lithuanie, au bord de la Vistule, étaient les *Slaves lachites*, c'est-à-dire les *Lachites* (plus tard les *Polonais*); au sud et à l'est, différentes tribus slaves nommées plus tard *Russiens ;* vers le nord, au-delà de la Dûna, les restes de la peuplade des *Finnois* touchaient à la Lithuanie ; au nord, ses rivages étaient baignés par la mer Baltique. (*Première carte*).

Nous ignorons presque complètement les évènements qui eurent lieu dans le pays des Lithuaniens aux temps les plus reculés et même dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. L'histoire de ces temps-là n'a point été écrite : les vieillards transmettaient de vive voix aux jeunes-gens les noms des hommes et les évènements mémorables qui avaient eu lieu dans leur pays. Ces récits, répétés pendant des siècles par plusieurs générations, reçurent le nom de traditions nationales, et c'est sur ces documents, rassemblés plus tard par les historiens, que se fonde en grande partie l'histoire primitive de la Lithuanie jusqu'au XIIIe siècle. Mais le livre, dans lequel un témoin oculaire inscrit les évènements de son pays, ne peut se modifier, tandis qu'une tradition orale, passant de bouche en bouche, se transforme et se défigure souvent. C'est pour cette raison que l'histoire

la plus ancienne de la Lithuanie, que nous ne connaissons que d'après la tradition, ne peut être bien certaine; cependant, la connaissance de ces légendes est d'une nécessité absolue, par la raison que les traditions renferment toujours quelques parcelles de vérité.

Pour faciliter l'étude de l'histoire de la Lithuanie, nous la divisons en quatre périodes :

1re PÉRIODE. — Les temps les plus anciens jusqu'à *Mendog*.

2e PÉRIODE. — Agrandissement de la Lithuanie. Depuis *Mendog* jusqu'à *Guédymin* (1315).

3e PÉRIODE. — La Lithuanie conquérante. Depuis *Guédymin* jusqu'à la conversion de *Jagellon* à la foi chrétienne (1386).

4e PÉRIODE. — La Lithuanie réunie à la Pologne. Depuis *Jagellon* jusqu'à la mort de *Sigismond-Auguste* (1572), et ensuite jusqu'à nos jours.

1re PÉRIODE

Les temps les plus anciens jusqu'à l'avènement de Mendog (1242)

TRADITIONS NATIONALES — WEIDAWOUTIS

L'époque de l'établissement des différents peuples dans le nord de l'Europe nous présente le spectacle de combats et de désordres continuels. A cette époque, l'Europe septentrionale différait beaucoup de l'Europe méridionale, car au sud s'étendait alors l'empire romain, très puissant et très vaste, où s'élevaient des villes opulentes et magnifiques, où florissait l'antique civilisation; tandis qu'au nord des peuplades encore sauvages et barbares se disputaient entre elles et s'arrachaient les terres et la domination. Cette lutte dura pendant des siècles; car, même aux IIIe, IVe et Ve siècles de l'ère chrétienne, tous les peuples septentrionaux n'avaient pas encore de demeures fixes. De nombreux peuples germains traversaient les pays des Lithuaniens ou des Slaves voisins : des tribus entières, des troupes, des hordes rôdaient, passaient et repassaient, ne vivant que de brigandages, de rapines, ou s'emparant de quelque pays étranger. Vers ce temps-là, plusieurs tribus lithuaniennes, plus guerrières que les autres, se détachèrent aussi de la masse de leur peuple, et, sous différents noms, allèrent faire une excursion en Europe : parmi ces tribus, quelques historiens nomment la horde célèbre des Hérules. Mais la majorité des Lithuaniens ne quitta pas le pays, et les incursions des peuples voisins les menaçaient de plus en plus de la perte de leur liberté.

D'anciennes traditions relatives à cette époque racontent qu'au sud des terres lithuaniennes habitait un peuple étranger et hostile, qui, après avoir vaincu les Lithuaniens, les força à payer annuellement un tribut ignominieux : ils devaient lui livrer un certain nombre de leurs propres enfants. Du côté du nord, un grand danger menaçait

aussi cette nation. Au-delà de la mer Baltique, dans les pays appelés aujourd'hui la Suède, la Norwège et le Danemark et qu'on nommait alors la Scandinavie, se trouvait un peuple fort courageux, très hardi et très sauvage, les Scandinaves. La mer ne les arrêtait pas : ils se lançaient hardiment sur les flots pour aller piller ou soumettre les pays situés sur le continent opposé. Ils fendaient les vagues dans de petites barques, descendaient sur les côtes, et, après des combats sanglants contre les habitants, ils fondaient sur ces terres des colonies dévastatrices et oppressives.

Alors parut, au milieu des Lithuaniens ainsi menacés, un homme de grand esprit et de forte volonté nommé *Weïdawoutis* ou *Weïdawout*, qui appela tout le peuple à lutter contre les ennemis du pays. Les tribus lithuaniennes le proclamèrent chef et roi, et Weïdawoutis, s'étant mis à leur tête, marcha contre les ennemis ; d'abord il livra un combat sanglant au peuple païen qui habitait au sud et qui s'emparait chaque année de la jeunesse lithuanienne : c'étaient probablement les Slaves *Mazours*, encore païens, qui, enfin vaincus, conclurent une alliance avec les Lithuaniens. Weïdavoutis força aussi les colons menaçants d'outre-mer à faire la paix, et délivra le peuple de leur oppression.

La tradition nous dit qu'après avoir apaisé ses voisins, Weïdavout, maître de toute la Lithuanie, accomplit beaucoup d'actes utiles dans l'intérieur du pays. D'accord avec son frère, le premier *Krève-Krewéïto* ou grand prêtre, il éleva le plus ancien temple à côté d'un chêne sacré, et y plaça les statues des principaux dieux. Ce temple fut nommé *Romove* (*Romnove*). Là tout le peuple se réunissait pour entendre la volonté des dieux qui parlaient par la bouche du grand-prêtre. Les deux frères établirent beaucoup de lois très sages pendant le cours de leur règne ; ils partagèrent le pays entre les fils de Weïdawout, statuant que l'un d'eux, choisi par les suffrages du peuple, régnerait sur ses frères. Étant enfin parvenus à un âge avancé, ils résolurent d'offrir leur vie en sacrifice aux dieux, pour la prospérité future de leur pays.

A côté du chêne sacré, on dressa un bûcher élevé où montèrent les deux vieillards ; les prêtres y mirent le feu, et c'est ainsi que le premier grand-prêtre et le premier roi de l'ancienne Lithuanie finirent leur vie en présence du peuple assemblé.

Telle est la tradition relative aux exploits et à la mort de Weïdawout. Sa capitale et le premier temple de Romove étaient situés dans la *Prusse*, la province la plus ancienne de la Lithuanie.

Depuis ce temps-là, il n'y eut plus de roi commun pour les Prussiens et les Lithuaniens. Des querelles et des guerres éclatèrent entre les fils de Weïdawout, ce qui causa l'affaiblissement du pays, qui se morcela en petites provinces sous différents chefs, et dont les frontières furent, dès lors, ouvertes aux ennemis.

Les *Mazours*, les *Poméraniens* et surtout les Scandinaves, ces anciens et implacables ennemis, recommencèrent leurs invasions sur les terres des Lithuaniens. Les plus terribles incursions des Scandinaves, qui avaient pris le nom de *Normands* (*Northmans*) ou *Warègues*, eurent lieu aux VIIe, VIIIe et IXe siècles.

Vers la fin du VIIIe siècle, régnait en Scandinavie un roi puissant et cruel nommé *Lodbrog*, qui voulut dominer sur tous les pays situés au bord de la mer Baltique, et son plan fut mis en grande partie à exécution. Presque toutes les côtes, non-seulement celles de la Ruthénie, mais aussi celles de la Lithuanie et de la Lettonie, tombèrent au pouvoir des cruels Warègues, qui y fondèrent de nombreuses colonies, y élevèrent des châteaux et des forteresses, y asservirent le peuple agricole. Enfin, aux Xe et XIe siècles, on cessa de plus en plus de parler des Warègues, et, quoiqu'il y eût déjà beaucoup de chrétiens dans leur patrie, ils ne parvinrent cependant pas à introduire le christianisme en Lithuanie. Une partie de ce peuple se mêla, avec le temps, aux Lithuaniens, dont ils adoptèrent la religion et la langue ; mais la plupart des Warègues, toujours avides de guerres et de conquêtes, se rendirent chez les Slaves voisins, à *Novgorod-la-Grande* (*seconde carte*), et se répandirent aussi dans la Russie ou Ruthénie du Nord et de l'Est, où ils fondèrent plusieurs principautés.

La Prusse, la Lithuanie et la Lettonie se séparèrent complètement dans le cours des siècles ; il ne leur resta de commun que la religion et la langue, mais l'histoire de chacun de ces pays suivit une voie toute différente.

La Prusse, voisine immédiate de la Pologne, qui s'agrandissait alors, entra en relations et ensuite en guerre avec les Polonais. La Lithuanie, située au bord de la Düna, commencera bientôt, avec les Teutons ou Allemands, ces liaisons dangereuses qui lui feront perdre son indépendance. Et la Lithuanie proprement dite, placée entre ces pays et par là moins exposée aux invasions, parcourra bientôt une brillante carrière.

Nous commencerons par raconter le sort de ces deux provinces lithuaniennes, car leur courte mais triste histoire finit très vite. Dès le XIIIe siècle, ces deux pays perdent leur indépendance : ils sont conquis et détruits par les chevaliers teutoniques.

La Lettonie fut la première à subir ce sort.

HISTOIRE DE LA LETTONIE. — Ce pays, habité, comme nous le savons, par les Lettons, les Couroniens et les Semigaliens, était d'abord indépendant et se gouvernait par ses propres lois, comme du reste tous les autres pays lithuaniens. Mais ses voisins, les ducs de Ruthénie, Normands-Warègues d'origine, qui régnaient à Novgorod-la-Grande et à Połotsk, étaient forts et puissants ; et, comme ils étaient chrétiens, ils se croyaient en droit de s'emparer de toute terre païenne.

Ils subjuguèrent une grande partie du pays des Lettons et se firent payer un tribut en signe de dépendance.

En 1158, les vaisseaux des marchands allemands de Brème qui faisaient le commerce avec les habitants riverains de la mer Baltique, abordèrent sur les côtes du pays des Lettons. Les habitants les reçurent avec méfiance; ils voulurent d'abord employer la force pour éloigner ces visiteurs inconnus, mais les Allemands, qui avaient déjà quitté leurs vaisseaux, étaient bien armés, et ils ne reculèrent pas; du reste ils ne paraissaient désirer que faire un commerce paisible avec les Lettons. En échange des produits de ce pays, tels que fourrures, miel, cire et autres, ils offraient des étoffes inconnues, des draps, des métaux. Des relations amicales s'établirent et les Lettons permirent aux Allemands de bâtir au fond du pays, sur les bords de la Düna, le château-fort d'*Ykeskole*, nommé aujourd'hui *Uxhul*.

Comme les Allemands étaient chrétiens, ils conçurent la pensée de convertir les Lettons, et un prêtre dévoué, religieux allemand nommé *Meinhard*, réussit à convertir et à baptiser un grand nombre d'habitants en leur enseignant avec douceur les vérités de la sainte foi. Il se trouva cependant, parmi les Lettons, des païens endurcis qui, mécontents de cette nouvelle doctrine, commencèrent à persécuter Meinhard et les nouveaux baptisés, et le bon prêtre, nommé par le pape premier évêque en Lettonie, mourut avant d'avoir vu mûrir les fruits de son travail.

Cependant les Allemands ne songeaient plus à quitter la Lettonie, car leur commerce avait pris une extension fort avantageuse pour eux; ils firent venir de leur pays une force armée pour avoir un appui contre les infidèles, et, quelques années après la mort de Meinhard, un de leurs prêtres, Albert, troisième évêque de Lettonie, arriva d'Allemagne avec vingt-deux vaisseaux remplis de guerriers armés, débarqua sur les bords de la Düna et soumit les Lettoniens à ses lois.

L'évêque Albert bâtit la forteresse et la ville de *Riga*, l'an 1200; pour affermir son règne, il fonda dans cette ville une société de chevaliers teutoniques; ce fut l'ordre des Chevaliers porte-glaive, ainsi nommés parce qu'ils portaient une épée rouge brodée sur leurs manteaux blancs. Ces chevaliers, en entrant dans l'ordre, faisaient vœu de vivre dans le célibat, de combattre pour la vraie foi, de défendre les convertis et d'obéir à l'évêque. Ils étaient gouvernés par un chef portant le titre de Grand-Maître de l'ordre.

Si cet ordre avait converti les Lettons avec douceur et ne leur avait pas ravi leurs terres et leur liberté, il eût été un bienfaiteur pour ce pays. Mais les Teutons étaient des chrétiens pervers. Ils arrivèrent en Lettonie non pas avec l'intention de lier des relations de commerce et de baptiser les Lettons, mais bien pour s'emparer de leur terre et pour réduire en esclavage un peuple indépendant.

Les Lithuaniens, apercevant de loin les forteresses des Teutons qui s'élevaient de plus en plus nombreuses dans l'intérieur du pays, comprirent le danger mieux que les Lettons. Leurs troupes accoururent des bois et engagèrent des combats sanglants avec les Chevaliers ; les Lithuaniens battaient même les Lettons et les Semigaliens en leur reprochant de ne pas se défendre et d'obéir aux Allemands. Ils ne parvinrent pas cependant à anéantir les forces des chevaliers Livoniens, qui recevaient sans cesse de nouveaux renforts de l'Allemagne. Le vaillant chef des Lettons, *Akon*, et le chef lithuanien *Swalgates*, périrent tous deux dans les combats, et la moitié du XIIIᵉ siècle n'était pas écoulée que déjà presque tout le pays des Lettons était au pouvoir des Chevaliers porte-glaive.

Une partie des Couroniens et des Semigaliens quittèrent leur pays pour échapper au joug qui pesait sur eux, et se rendirent en Lithuanie, abandonnant, en proie aux Teutons avides, leur terre qu'ils ne pouvaient plus défendre; le reste des Lettons resta dans l'esclavage, et les Chevaliers nommèrent la Lettonie proprement dite *Livonie*, la Couronie, *Courlande*.

Histoire de la Prusse. — Après les invasions des Scandinaves-Normands qui, comme nous l'avons vu, furent longtemps dangereux pour la Prusse, du côté du nord, de nouvelles relations commencent, vers la fin du Xᵉ siècle, entre ce pays et la Pologne, située au nord.

La *Mazovie*, habitée par la race polonaise des *Mazours*, contre laquelle Weïdawoutis avait autrefois fait des guerres, se trouvait la plus rapprochée des frontières de la Prusse. Mais, à l'époque reculée de ces guerres, les Mazours étaient encore idolâtres ; convertis ensuite, ils formaient une partie de la nation polonaise qui avait constitué un puissant royaume sous le règne de Boleslas dit le Vaillant.. Les Polonais n'étaient pas un peuple conquérant comme par exemple les Normands ou les Allemands, — et les Prussiens ne les eussent pas vus chez eux pendant bien longtemps, n'était le fait suivant :

Un prêtre tchèque ou bohème, *Adalbert*, évêque de Prague, protégé par le roi polonais Boleslas, se rendit chez les Prussiens pour les convertir à la foi chrétienne.

Cette conversion était plus difficile à réaliser en Prusse que dans les autres pays lithuaniens, car, comme nous le savons, c'est là que résidait le chef des païens, le Kréve-Kréweïto, c'est là que s'élevait le temple principal de Romowe. Les Prussiens menacèrent Adalbert de mort s'il ne quittait pas leur pays; mais le saint homme ne se laissa pas intimider par ces menaces. Son travail, plein de zèle, ne devait pas durer longtemps. Un des premiers jours du voyage qu'il faisait à pied, accompagné de deux prêtres, Adalbert entra dans un champ qu'il ne savait pas être consacré aux faux dieux et où il était défendu aux étrangers, sous peine de mort, de mettre le pied. Là, après avoir célébré la sainte messe, à peine voulut-il se reposer un

moment avec ses compagnons, qu'une bande de païens se jeta sur eux et tua le saint évêque à coups de lance, pour être entré dans ce lieu sacré. Cet événement eut lieu l'an 997.

Les deux compagnons de St Adalbert, mis en liberté, revinrent en Pologne et annoncèrent au roi Boleslas le sort de l'évêque. Boleslas racheta son corps aux Prussiens, et, pour venger ensuite la mort de St Adalbert et d'autres martyrs qui convertissaient aussi la Prusse vers ce temps-là, il pénètra, l'an 1015 dans ce pays, parvint jusqu'à Romowe, détruisit le temple et massacra les prêtres: le Kréwe-Kréweïto lui-même périt probablement dans la mêlée.

Les Prussiens furent forcés de demander la paix, et la majeure partie de la Prusse se soumit alors à Boleslas, en promettant d'embrasser le christianisme. Mais ces promesses ne furent tenues que tant que vécut Boleslas : après sa mort, les Prussiens reconquirent leur indépendance, et, depuis cette époque, ils firent la guerre aux Polonais pendant deux cents ans, tantôt battus par eux, tantôt faisant de terribles incursions en Mazovie et dans d'autres provinces polonaises Cependant la religion chrétienne s'introduisit peu à peu dans le pays, et il se trouva de nouveau un apôtre qui voulut convertir la Prusse par la parole et la persuasion.

C'était *Chrétien*, prêtre poméranien, natif de la ville d'*Oliva*. Sans se laisser rebuter par les dangers, il se rendit hardiment chez les idolâtres, et, comme il avait le don de convaincre, il réussit mieux dans sa mission que saint Adalbert. Il convertit au christianisme plusieurs puissants seigneurs prussiens : ceux-ci lui offrirent une partie de leurs terres pour y fonder une église, et, dans la suite, le pape nomma Chrétien premier évêque de Prusse, l'an 1212.

Mais Chrétien se trouva dès lors privé des secours et de la protection de la Pologne, car ce pays était affaibli et divisé par les querelles des princes, et, ce qu'il y avait de plus funeste encore, c'est qu'à la frontière de la Prusse régnait, sur la *Mazovie*, un prince d'un caractère turbulent et pervers nommé *Conrad*, qui était en continuelle discorde avec les Prussiens. Trop faible pour pouvoir humilier les païens, il les irritait en s'emparant des terres prussiennes, qu'elles appartinssent à des païens ou à des chrétiens. Les Prussiens, par vengeance, envahissaient la Pologne, pillaient les villes et les villages, incendiaient les églises. C'est pendant une de ces guerres que le travail du pauvre *Chrétien* fut anéanti, que son diocèse fut totalement ruiné : dans toute la Mazovie, on ne voyait plus que les cendres des villages incendiés.

Chrétien, attristé, songea au moyen de remédier au mal. D'abord, avec le consentement et par l'ordre du pape, il provoqua une croisade, c'est-à-dire une expédition guerrière composée de chevaliers de divers pays chrétiens, pour défendre les croyants et châtier les infidèles. Mais, comme les croisés dévastèrent une partie de la

Prusse, il quitta le pays; les guerriers rentrèrent chez eux et les Prussiens se vengèrent encore sur les Polonais. Alors l'évêque, de concert avec Conrad, fonda à *Dobrzyn*, en Mazovie, un ordre militaire sous la dénomination de *Frères de Dobrzyn.* Conrad leur donna des châteaux et des terres; mais ces chevaliers périrent presque tous dans un combat sanglant engagé avec les Prussiens. C'est alors que Chrétien eut la malheureuse idée d'appeler de la Prusse l'ordre des *chevaliers teutoniques.*

Nous savons déjà comment les Allemands s'étaient comportés en Lettonie, de quelle manière ils y avaient propagé le christianisme : ils ne savaient convertir que par la force et l'extermination des peuples qui leur opposaient quelque résistance.

Cependant, un autre Ordre semblable, mais bien plus puissant, allait prendre la Prusse entre ses mains cruelles.

Conrad de Mazovie appela les CHEVALIERS TEUTONIQUES d'après le conseil de l'évêque. Cet Ordre, connu d'abord sous le nom de *Frères Hospitaliers*, et de *Chevaliers de Notre-Dame* à Jérusalem, était fort célèbre en Europe et ne faisait que croître en puissance. Ayant rendu de grands services aux chrétiens, d'abord en soignant les malades en Palestine, ensuite dans les guerres contre les Turcs, les Chevaliers teutoniques obtinrent vite les faveurs des empereurs d'Allemagne et des papes. Comblés de dons et de privilèges, ils se transportèrent de la Terre Sainte en Europe, et bientôt la soif du pouvoir et de la domination étouffa complètement en eux leur ancienne et noble vocation de servir leur prochain et de défendre l'Église. L'Ordre teutonique convoitait maintenant la possession de vastes territoires, afin de pouvoir, sous prétexte de propager la foi, fonder un État séculier qui lui appartînt en propre. Leur chef ou Grand-Maître, *Hermann Salza*, accepta donc avec joie le pays de *Chelmno* (*Culm*), situé sur la frontière de la Mazovie et de la Prusse et qui lui était offert par Conrad. Il y établit ses chevaliers en 1228. Les forteresses teutoniques de *Toruń* (*Thorn*), de *Chelmno* (*Culm*), d'*Elblag* (*Elbing*), de *Malborg* (*Marienbourg*) et autres (*seconde carte*), s'élevèrent rapidement. Ce fut de ces forteresses que les Chevaliers teutoniques, portant sur leur cimier une couronne de fer, vêtus de manteaux blancs ornés d'une croix noire, montés sur des chevaux également bardés de fer, commencent à faire des incursions en Prusse, à y porter la mort, le feu et la destruction, au lieu des paroles pleines de mansuétude de l'Évangile. Les malheureux païens se refusèrent d'abord à embrasser une religion qui leur était si brutalement imposée. Ils défendirent leurs demeures et leurs terres, mais ils se virent dans l'impossibilité de résister aux Teutoniques, car des foules d'Allemands accouraient de toutes les parties de l'Empire au secours des Chevaliers. Plus d'un Prussien se jeta pendant le combat aux genoux du guerrier vainqueur, en s'écriant : « Baptise-moi, mais laisse-moi la

vie et mon patrimoine ». Et le chevalier teutonique répondait d'un ton railleur : « Je te baptise avec l'épée ». Et il massacrait le malheureux.

C'est ainsi que l'Ordre s'empara des terres étrangères et étendit de plus en plus son territoire. Les Prussiens se défendirent avec plus d'énergie que les Lettons ; aussi un grand nombre d'entre eux périrent-ils dans les batailles ; enfin les conquêtes des chevaliers se rapprochèrent des frontières de la Samogitie ; et, cinquante ans après l'établissement des Teutoniques, l'ancienne Prusse n'existait plus. De ses défenseurs, les uns avaient péri ; les autres, vaincus et baptisés, demeurèrent sous la domination de l'Ordre, et un petit nombre de Prussiens abandonnèrent leur patrie et se réfugièrent (1277) en Lithuanie, comme l'avaient fait autrefois les *Couroniens*, chassés par les chevaliers Porte-Glaive.

Le XIIIe siècle fut donc une époque de grands changements en Prusse et en Lettonie : ces peuples perdirent à jamais leur liberté. Le moment est venu de faire plus ample connaissance avec l'histoire de la Lithuanie proprement dite et de la Samogitie qui, se trouvant dans une situation plus avantageuse, conservèrent aussi plus longtemps leur indépendance.

Pour bien suivre l'ordre précis des événements, nous remonterons a une époque antérieure et nous commencerons l'histoire de la Lithuanie avant le Xe siècle.

Histoire de la Lithuanie proprement dite.

L'origine de cette histoire est fondée sur une tradition à moitié fabuleuse. Voici les renseignements que nous y puisons :

A une époque inconnue, mais encore avant le Xe siècle de notre ère, un chef célèbre, nommé *Palémon*, arriva par mer en Lithuanie, à la tête d'une suite nombreuse, et remonta le Niémen. Qu'était Palémon et a-t-il existé réellement ? C'est ce que l'on ne peut dire avec certitude. Quelques historiens le regardent comme un personnage fabuleux ; d'autres soutiennent, au contraire, qu'il vint réellement en Lithuanie.

Il se serait établi avec ses compagnons sur les bords du Niémen et de la *Doubissa*, et ses descendants, reconnus chefs par les Samogitiens et les Lithuaniens, auraient été la souche de la dynastie des princes régnants ou *Kounigas*.

La tradition nous dit encore que, parmi les descendants de Palémon, trois frères se rendirent bientôt célèbres : ce sont *Borkus*, *Kunas* et *Spéra*. Kunas fonda, dit-on, la ville de Kowno. Les successeurs de ces princes : *Kernes* et *Guimbutt*, conquirent une partie de la *Russie-Blanche*, habitée par la tribu slave des *Kriwitch*, et cette conquête eut probablement lieu au XIe siècle. Depuis cette époque, les chefs et les princes suivants s'illustrèrent dans les guerres continuelles

avec les Slaves et les Ruthènes, leurs voisins : *Montwill*, *Erdziwill*, *Mingaïlo*. *Skirmunt*, *Troïnat*, *Alguimont*. La tradition leur attribue diverses conquêtes et exploits brillants, mais nous n'avons sur ces princes aucunes données précises.

Ce qui est certain, c'est que, jusqu'au XIIIe siècle, la Lithuanie fut divisée en petites principautés, et que, dans ses guerres avec les Ruthènes, ses frontières s'agrandirent; cependant, comme le pouvoir monarchique n'existait pas encore en Lithuanie, ce pays se trouvait exposé à de grands dangers de la part de ses voisins, beaucoup plus puissants que lui.

Mais les malheurs éprouvés par les nations sœurs avaient rendu les Lithuaniens plus circonspects. Ils comprirent que tous devaient se réunir sous les ordres d'un seul chef et d'un maître unique.

Cette union, à ce que nous apprend la tradition, fut accomplie par *Ringolt*, kunigas plus puissant que les autres, et qui fut proclamé le *premier grand-duc de Lithuanie*.

Ce vaillant kunigas engagea ou força les divers princes indépendants à se soumettre à son pouvoir, appela leurs armées sous ses ordres, et, lorsque tout le pays l'eut reconnu pour chef suprême, il regarda hardiment ses ennemis en face et s'apprêta à les combattre.

Cette *union de la Lithuanie* eut lieu vers l'an 1230; mais l'histoire de Ringolt n'est pas bien nettement établie, et nous ne la connaissons que par la tradition; même des faits aussi importants que les victoires sur les Ruthènes et les Chevaliers Teutoniques que nous allons raconter, sont attribuées par quelques historiens à ses successeurs. Cependant, ces événements sont historiques, c'est-à-dire véritables, et il importe de les mieux connaître : nous appuyant donc sur la tradition orale, nous admettrons que c'est Ringolt qui a réellement accompli ces exploits.

GUERRE AVEC LA RUTHÉNIE. BATAILLE DE MOHILNA. — Dans le cours du Xe et du XIe siècle, les princes Varègues de la Ruthénie, s'étant emparés du nord et du sud de cette contrée, établirent leur capitale à *Kiev* (*première carte*) et prirent le titre de grands-ducs de Kiev. Ces souverains étaient très puissants; ils soumirent un immense espace de terre occupé par des peuplades slaves, et formèrent de ces pays conquis un vaste État russien. Poursuivant leurs conquêtes, ils se rencontrèrent avec les Lithuaniens, qui voulaient aussi étendre les frontières de leur pays.

Les rivaux se heurtèrent d'abord près de *Novgorod-la-Grande*, ensuite dans la Russie-Blanche et sur les bords des rivières de la *Polésie*. Ces guerres ne tournèrent pas toujours à l'avantage des Lithuaniens, car, comme nous le savons, le pays était divisé en petites principautés. Mais, avec le temps, les conditions changèrent : la Ruthénie de Kiev se divisa en petits duchés, et, par là, elle s'affaiblit. Ringolt se trouvait déjà à la tête de la Lithuanie confédérée, lorsque



les ducs de Ruthénie, effrayés de l'agrandissement de sa puissance, résolurent de le combattre.

Une nombreuse expédition russienne se porta donc vers la Lithuanie; mais, au lieu de la victoire espérée, ils essuyèrent une sanglante défaite. Ringolt vainquit complètement les *Kniaz* ou princes russiens sur les bords du Niémen : les uns périrent dans le combat, les autres ne parvinrent qu'avec peine à s'échapper, et le champ de bataille se couvrit de tombes russiennes si nombreuses que le peuple appela ce lieu *Mohilna* (tombeau).

Guerre avec les chevaliers porte-glaive. Victoire de Kamienetz (1236). — La nouvelle de la bataille de Mohilna effraya et irrita les Chevaliers porte-glaive, maîtres de la Livonie. « Il faut écraser les Lithuaniens païens, s'écria l'Ordre, et s'emparer de leur pays comme de la Lettonie. » Les Chevaliers obtinrent du pape l'autorisation de proclamer une croisade, et *Wolkwine*, le grand-maître des Chevaliers Porte-glaive, se mit à la tête d'une armée nombreuse accourue de divers pays, bien convaincu, avec une pareille force, de réduire facilement les Lithuaniens. Ringolt les attendait dans une forte position, au milieu d'une forêt située au fond du pays, avec une armée nombreuse et vaillante. Voyant accourir les Allemands, il soutint le premier choc de pied ferme et sans reculer. Les deux armées se battirent pendant toute la journée, et déjà le soleil penchait vers le couchant, lorsqu'enfin les colonnes ennemies furent enfoncées. Mille chevaliers, une foule innombrable de soldats allemands, quarante-huit chevaliers porte-glaive, et le grand-maître Wolkwine lui-même périrent sur le champ de bataille. Les Allemands, épouvantés, cherchèrent leur salut dans la fuite; mais les Lithuaniens se mirent à leur poursuite et firent un affreux carnage des débris de l'armée en déroute. Les Lithuaniens qui avaient rompu leurs lances arrachaient des pieux de chêne fixés en terre pour frapper et écraser les ennemis. Le reste des Allemands se sauva de l'autre côté de la Düna, en semant sur leur passage une telle épouvante, qu'on eût pu croire que l'Ordre des Chevaliers Porte-glaive allait disparaître de la Livonie. Il ne disparut pas cependant; mais, au contraire, après avoir reconnu sa faiblesse, il chercha la protection des Chevaliers Teutoniques et s'unit à eux sous le commandement de leur grand-maître.

Ces deux victoires de Mohilna et de Kamienetz rendirent la Lithuanie redoutable à ses voisins et firent connaître son nom à l'Europe.

Les historiens nous disent qu'en mourant Ringolt laissa trois fils. Leurs noms ne sont pas bien connus; nous voyons cependant qu'aussitôt après lui, c'est Erdziwill et Mendog qui régnèrent en Lithuanie. On peut donc conclure qu'ils étaient ses fils.

Erdziwil dit le Conquérant. — Ce kounigas lithuanien se rendit célèbre entre 1240 et 1242. Ce qui lui valut tant de gloire et le surnom de Conquérant, ce fut l'annexion de la Ruthénie, voisine de la Lithuanie et ravagée par les Tartares.

Les Tartares ou Mongols étaient un peuple barbare de l'Asie, dont les hordes innombrables inondèrent l'Europe au XIIIe siècle. Soumettre le monde entier, incendier les villes, massacrer les populations des pays qui résisteraient, voilà à quoi aspirait leur cruel monarque Dgengiskhan, devant la puissance duquel tremblait toute l'Asie.

La première incursion des Tartares en Europe eut lieu en 1224.

Toute la Ruthénie au delà du Dniéper fut dévastée et inondée du sang de ses habitants; mais les Tartares retournèrent en Asie après être parvenus jusqu'à ce fleuve.

En 1240, le chef tartare *Baty* ou *Batou-Khan* envahit pour la seconde fois la Ruthénie avec une armée de 300.000 hommes, mais cette fois-ci il passa le Dniéper et assiégea Kiev. L'antique capitale de la Ruthénie ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines et de cendres; les habitants furent égorgés; les kniaz russiens, qui voulaient se défendre, périrent dans les batailles; les autres se soumirent aux Tartares, et *Baty* victorieux, après avoir partagé ses hordes en deux colonnes, s'avança vers les pays hongrois et polonais. Lui-même se dirigea vers la Hongrie en traversant la Russie-Rouge, et il envoya deux de ses généraux *Baïdar* et *Kaïdan* ravager le reste de la Ruthénie et de la Pologne.

Kaïdan poussa ses armées jusqu'aux frontières de la Lithuanie, en dévastant tout devant lui. Il détruisit les villes de *Grodno*, de *Novogródek*, de *Slonim*, de *Wolkowysk*, de *Brześć* (*seconde carte*), et ne laissa qu'un désert sur son passage, car tous les habitants s'étaient enfuis dans les forêts à l'approche des Tartares, et là où s'élevaient naguère des châteaux, des villages et des villes, on n'apercevait plus que des cendres fumantes.

Les troupes d'Erdziwill occupèrent ce pays dévasté. Les Lithuaniens pénétrèrent dans les terres russiennes; ils rebâtirent les forts ruinés; le peuple sortit des forêts pour se soumettre à ses nouveaux maîtres et rechercher leur protection. Erdziwill occupa tout le pays situé entre le Niémen et le Bug, et le réunit à la Lithuanie.

Il pouvait s'attendre à la vengeance des Tartares, car ceux-ci prélevaient un tribut sur la Ruthénie soumise; or, les pays dont les Lithuaniens s'étaient emparés cessèrent de s'y soumettre.

Vers l'an 1242, les Tartares s'acheminèrent vers le Nord pour châtier les Lithuaniens. Les anciens historiens écrivent qu'Erdziwill n'attendit pas l'ennemi chez lui; mais, ayant appris l'approche de la horde, il se glissa à travers les forêts pour attaquer les Tartares à l'improviste, au moment où ces derniers campaient au confluent du *Pripet* (*Prypeć*) et du Dniéper. Il détruisit complètement leur camp et poursuivit les ennemis fugitifs, dont un grand nombre périrent dans le Dniéper et le *Prypeć*.

On dit encore que ce kounigas livra une bataille aux Tartares en Volhynie et qu'il les vainquit, mais il fut grièvement blessé dans un

combat. On ignore si Erdziwill mourut des suites de cette blessure, car la tradition ne dit pas qu'il ait ensuite repoussé les Tartares.

Mindowe ou Mendog monta alors sur le trône de la Lithuanie, et son règne appartient déjà entièrement à l'histoire connue et authentique.

2e PÉRIODE

Agrandissement de la Lithuanie depuis Mendog jusqu'à Guédymin (1315).

Mindowe ou Mendog régna de 1242 à 1263 ; il fut couronné roi de Lithuanie en 1252. Le règne de Mendog, qui dura vingt ans, fut signalé par une gloire éclatante et par de grands revers. Ses prédécesseurs, Ringolt et Erdziwill, avaient, par de grandes victoires, fait connaître aux voisins la nation lithuanienne. Mendog fit plus, car il embrassa la foi chrétienne et plaça son jeune royaume au rang des États européens.

Le règne tour à tour glorieux et triste de Mendog nous expliquera comment la conversion de la Lithuanie fut retardée, et pourquoi le paganisme reprit possession de notre pays. Voici, dans l'ordre chronologique, les principaux évènements de ce règne :

Révolte des neveux de Mendog (1251) ;
Guerre avec les pays voisins ;
Paix avec l'Ordre teutonique ;
Baptême et couronnement de Mendog (1252) ;
Rupture de l'alliance avec les Teutoniques ;
Bataille aux bords de la *Durba* (1261).

Révolte des neveux de Mendog (1251). — Voulant demeurer seul maître de la Lithuanie entière, Mendog éloigna du pays ses neveux, *Towciwill* et *Arwid* ou *Erdziwill*, en leur donnant une armée pour conquérir de nouvelles possessions en Ruthénie. Towciwill et Arwid, conjointement avec un troisième chef nommé *Wikunt*, se dirigèrent du côté de la Russie-Blanche et s'emparèrent de *Polotsk* et de quelques villes fortes dans le duché de *Smolensk*.

S'étant établis dans ces villes, ils embrassèrent la religion chrétienne d'après le rite grec ; mais, liés ainsi avec les Russiens, ils ne voulurent plus reconnaître l'autorité et la suprématie de leur oncle. Mendog irrité envoya une armée contre ses neveux rebelles, et ces princes effrayés abandonnèrent leurs villes et leurs châteaux et se réfugièrent chez *Daniel Romanowitch*, prince russien (ruthène) de *Vladimir* et de *Halitch* (*seconde carte*), et implorèrent son aide contre leur oncle.

Daniel, qui ne pouvait souffrir depuis longtemps que les Lithuaniens se fussent emparés, après les Tartares, des terres russiennes, courut aussitôt au secours des neveux de Mendog et pénétra en Lithuanie ; soulevant, d'autre part, des ennemis contre Mendog, il

engagea les chevaliers Porte-glaive ou de Livonie et les chevaliers Teutoniques à prêter secours aux révoltés.

Les deux Ordres étaient déjà unis à cette époque et ne formaient qu'une seule et même puissance.

Les chevaliers suivirent les conseils de Daniel. Towciwill et les troupes des chevaliers porte-glaive pénétrèrent en Lithuanie du côté du nord, en portant partout la désolation ; au sud, Daniel s'empara de Volkowysk, de Slonim et s'avança vers Novogrodek, la capitale de Mendog; il parvint aussi à soulever les Samogitiens et les *Jazyges*, leurs voisins (*seconde carte*) contre les Lithuaniens.

Une ruine totale n'eût pas manqué d'accabler Mendog, s'il eût eu la tentation de résister à tous ses ennemis à la fois.

Les Chevaliers teutoniques étaient de tous les plus redoutables : ils allaient attaquer la Lithuanie comme pays païen. L'adoption du culte chrétien pouvait seul sauver la Lithuanie, et Mendog résolut, en présence du danger, d'accomplir cet acte important, qui devait assurer la paix au pays entier.

Baptême et couronnement de Mendog (1252). — Invités par les envoyés de Mendog, le grand-maître livonien, *André Stückland*, et *Henri*, évêque de Culm, se rendirent aussitôt en Lithuanie.

Mendog traita les chevaliers avec magnificence, reçut *le baptême* avec sa femme et ses deux fils et se soumit avec tout le pays au pape, comme au chef de l'Église, puis il envoya des ambassadeurs à Rome pour demander la couronne. Le pape reçut l'ambassade avec plaisir et donna une bulle, c'est-à-dire un ordre par écrit de couronner Mendog *roi de Lithuanie*, et, à la suite de cet ordre, une seconde assemblée se réunit, plus nombreuse que la première. Ce fut dans les plaines de Novogrodek, non loin du château où résidait Mendog, que se rassembla la foule innombrable du peuple ; c'est là que vinrent l'archevêque de Riga, l'évêque de Culm, les chevaliers teutoniques venus de la Prusse et de la Livonie avec leurs grands-maîtres en tête ; Mendog était entouré de ses généraux et de ses nombreux courtisans. L'évêque de Culm, Henri, couronna solennellement Mendog et le proclama roi de Lithuanie, au nom du pape ; Marthe, la femme de Mendog, fut couronnée en même temps que lui, et six cents chevaliers et courtisans reçurent aussitôt le baptême, à l'exemple de leur roi.

On aurait pu attendre d'heureux résultats de la conversion de Mendog ; une époque de prospérité et de paix semblait devoir s'ouvrir pour le pays, et, quoique la plus grande partie du peuple persistât encore dans l'idolâtrie, le roi, secondé par le clergé, serait parvenu, avec le temps, à amener par la douceur tout le peuple au christianisme.

Mais bientôt on vit que les Teutons voulaient gouverner la Lithuanie et s'emparer du plus grand nombre possible de biens et de terres

lithuaniennes, sous prétexte d'avoir aidé Mendog à obtenir la couronne. Le roi, qui avait besoin de leur aide pour reprendre les villes envahies par Daniel en Ruthénie, et pour réduire ses neveux à une humiliation complète, leur offrit imprudemment de nouvelles possessions en Lithuanie. Il vainquit en effet Daniel et lui reprit les pays conquis, mais, en revanche, les Teutoniques, enhardis, se montrèrent de plus en plus tyranniques envers le peuple. Cette conduite indignait les Samogitiens, et ils battaient les Allemands partout où ils le pouvaient, malgré la défense de Mendog; enfin, l'indignation du peuple fut poussée au plus haut degré, lorsque la nouvelle se répandit que Mendog, pressé par les Teutoniques, avait légué toute la Lithuanie à l'Ordre, dans le cas où sa dynastie viendrait à s'éteindre.

Rupture de l'alliance. Bataille au bord de la Durba (1261). Il paraît qu'en faisant ce legs, Mendog avait déjà intérieurement résolu de rompre avec les Chevaliers Teutoniques à cause de leur insatiable avidité, et il ne leur faisait un don si considérable que pour endormir leur vigilance; mais tout à coup, au moment où l'Ordre s'y attendait le moins, il pénétra en Courlande et leur déclara la guerre.

Cependant Mendog comprenait bien que les Lithuaniens, qui se méfiaient de lui, ne le suivraient point s'il ne rétablissait pas l'ancien culte de leurs ancêtres. Il permit donc de renouveler les sacrifices aux faux dieux, et il emprisonna les prêtres chrétiens.

Les Chevaliers teutoniques publièrent dans toute l'Allemagne et firent savoir à la cour du pape que Mendog était devenu apostat, c'est-à-dire qu'il avait renié la sainte foi, ce qui pouvait paraître vrai; ils rassemblèrent toutes les forces de la Prusse, de la Livonie et de la Courlande, et marchèrent contre la Lithuanie. Mais ils furent saisis d'étonnement lorsque, avant d'être entrés en Lithuanie, ils rencontrèrent sur leur frontière, en Courlande, aux bords de la Durba, une nombreuse armée lithuanienne commandée par le roi lui-même.

Le combat fut acharné, car à la tête des Teutons se trouvaient aussi des chefs célèbres par leur vaillance, tels que le maréchal *Henri Botel*, grand-maître livonien vieilli sur les champs de bataille, et d'autres chefs illustres. Cependant les armures de fer des Allemands ne purent résister aux haches et aux épées des Lithuaniens. Les Couroniens, engagés par les Allemands à venir à leur aide, tournèrent pendant le combat les armes contre leurs oppresseurs. Le grand-maître, le maréchal et la fleur de la chevalerie périrent en combattant avec bravoure. Mendog remporta une victoire complète, et l'effroi des ennemis fut tel qu'au dire des anciennes chroniques, il suffisait de quelques Lithuaniens pour chasser cent Allemands fugitifs. Cette bataille décisive eut lieu le 13 juillet 1261.

Mendog secoua le joug teutonique, mais en même temps il abjura

ouvertement la religion chrétienne, et il rétablit les rites du paganisme.

Cela affligeait profondément la reine Marthe, qui était restée chrétienne fervente, ainsi que ses deux fils cadets. C'est par son influence que Mendog tâcha de renouer des relations avec le pape afin de rétablir le christianisme en Lithuanie ; mais la reine mourut au milieu de ces démarches. Mendog fit venir à sa cour la sœur de sa femme défunte, la princesse de *Nalszczan*, femme de *Dovmund*, et offensa par là grièvement ce prince. Dovmund, qui accusait le roi de lui avoir enlevé sa femme, trama, de concert avec Troïnat, prince samogitien, un complot contre la vie du roi, et les deux conjurés ayant choisi un moment favorable, lorsque Mendog se trouvait avec sa suite, peu nombreuse, dans des forêts aux bords de la Düna, non loin d'*Aglona*, se jetèrent perfidement sur sa tente et l'assassinèrent avec ses deux fils, en 1263.

C'est ainsi que mourut un des plus grands monarques de notre pays, et l'introduction du christianisme en Lithuanie fut retardée pour bien longtemps.

Plus tard, les papes Clément IV et Jean XXII réhabilitèrent dans leurs bulles la «glorieuse» mémoire de Mendog et la sincérité de sa conversion.

Troïnat de 1263 a 1264-5. — Le prince qui s'empara du titre de grand-duc fut ce chef païen de la Samogitie, Troïnat, regardé par quelques historiens comme le neveu de Mendog. C'était un homme d'un caractère farouche.

Devenu maître de la Lithuanie, il appela de Połotsk, Towciwiłł, ce neveu de Mendog dont nous avons parlé, sous prétexte de partager le pouvoir avec lui. Ces deux princes n'étaient pas amis. Le prince de Połotsk, étant déjà chrétien, voulait enlever le titre de grand-duc à Troïnat et cherchait à le tuer. Mais Prokop, un des boyards ou seigneurs de Połotsk, de la suite de Towciwiłł, trahit son maître. Troïnat, averti par lui, ordonna de saisir Towciwiłł et de le faire périr ; il envoya à Połotsk une armée, à la vue de laquelle la ville, épouvantée, ouvrit ses portes. Rien ne s'opposait plus à son autorité, mais l'usurpateur devait périr par les mêmes moyens qu'il avait employés contre les autres.

Nous avons vu que les deux fils de Mendog avaient péri avec leur père ; mais il restait encore le fils aîné de Mendog, le chrétien Volstynik, qui, ayant appris la mort de son père, s'était réfugié chez les ducs de Pińsk et s'était caché sous les habits d'un moine dans les murs d'un couvent. Il avait cependant, dans le pays, de nombreux partisans qui désiraient son retour au trône ; les Russiens surtout lui étaient favorables, étant chrétiens comme lui, et la seconde année du règne de Troïnat s'était à peine écoulée qu'un châtiment bien mérité vint frapper ce prince.

Quatre archers de l'ancienne cour du roi parvinrent à pénétrer dans le camp de Troïnat, attaquèrent ce prince à l'improviste et le tuèrent, puis cherchèrent eux-mêmes leur salut dans la fuite. Volstynik, entouré des habitants de Pińsk, entra alors en Lithuanie, objet de crainte et de menace pour tous les païens, et prit les rênes du gouvernement en qualité de successeur légitime de Mendog.

Volstynik, autrement dit Voïsielk, de 1265 à 1267. — Volstynik, quoique zélé prosélyte de la foi chrétienne, était d'un caractère vindicatif. Après Mendog, c'était le second monarque chrétien qui occupait le trône de Lithuanie ; mais tandis que Mendog avait introduit dans le pays le christianisme occidental, catholique, Volstynik, qui habitait encore du temps de son père la cour de Daniel, prince de Halitch, avait embrassé la religion de l'Orient ou le rite grec, et ensuite, abdiquant le trône, il s'était fait moine et était entré dans un monastère.

Mais, dès que la mort de Troïnat lui eut rouvert le chemin du trône de Lithuanie, le prince-moine, que ses partisans rappelaient et qui pouvait se venger des assassins de son père, sortit de sa retraite.

Il conquit, avec l'aide des Russiens, les forteresses qui lui résistaient, condamna à mort un grand nombre des adversaires de son père et des siens, et fit peser sur tout le pays une oppression si cruelle, que le peuple commença à déserter la Lithuanie. Trois cents familles opulentes quittèrent leur patrie et se réfugièrent à Pskov.

Volstynik, par cette sévérité, réduisit ses sujets à l'obéissance, mais, lorsqu'il eut accompli ses vues, il voulut rentrer au couvent. Il confia alors le gouvernement de la Lithuanie à *Swarnow*, le plus jeune des fils de Daniel, et s'enferma dans un monastère ; mais il en fut tiré par la ruse de Léon ou Lion, prince de Vladimir, voisin de la Lithuanie, qui était plein de ressentiment de ce que Voïsielk avait confié le pouvoir à Swarnow et non pas à lui. Sous prétexte de signer un traité d'alliance, Léon invita Voïsielk à Vladimir, en Volhynie. Pressentant une trahison, Voïsielk refusa longtemps ; enfin, encouragé par Swarnow, il se rendit à Vladimir où il fut reçu avec magnificence ; mais à peine y avait-il passé deux jours qu'il tomba victime d'un complot tramé contre sa vie. Léon ayant, avec ses courtisans, entouré Voïsielk à l'improviste, le tua de sa propre main ; le malheureux reçut, à la tête, un coup si violent que la cervelle jaillit sur la muraille. On massacra ou en jeta en prison les Lithuaniens qui se trouvaient dans la ville. Par bonheur pour la Lithuanie, Léon n'était pas assez puissant pour l'envahir et s'emparer des rênes du gouvernement.

La Lithuanie divisée. Depuis la mort de Volstynik jusqu'à Vitenès. — Après la mort de Volstynik, avec lequel s'éteignit la branche aînée de la dynastie régnante, la Lithuanie fut divisée, pendant près de vingt ans, en principautés plus ou moins considérables et ne put

former un État uni. La fin violente de Mendog, de Troïnat et de Volstynik affaiblit l'unité du pouvoir ; tout le pays se partagea en provinces, et différents princes apparurent à cette époque obscure et peu connue. Nous ne les connaissons pour la plupart que d'après les traditions, et l'histoire authentique ne parle que d'un petit nombre d'entre eux.

Les princes de ces temps-là sont, d'après la tradition, *Svintorog, Guermunt, Guiliguine, Trabus, Romunt* et *Narymunt*. Svintorog, comme nous l'apprend un ancien récit, fonda, au confluent de la *Vilia* et de la *Vilenka*, le temple principal de Romowe. Là, quelques dizaines d'années plus tard, dans la vallée nommée de son nom vallée de Svintorog, s'éleva Vilna, la capitale de l'État. La petite ville de *Traby* (dans le district d'*Oszmiana*), nous rappelle encore aujourd'hui le nom de Trabus ; peut-être fut-elle fondée par ce prince ou bien fut-elle le lieu de sa résidence. La vie et les actes de Guermont, de Guiliguine, de Romunt et de Narymunt sont presque inconnus. On attribue à Narymunt l'adoption du «Cavalier» pour armes du grand-duché de Lithuanie. Cet écusson représente, sur un champ écarlate, un cavalier montant un cheval blanc et poursuivant l'ennemi l'épée levée.

Les princes historiques de cette époque sont: le vaillant *Butegueid*, qui fit en Samogitie la guerre contre les chevaliers de Livonie; *Guerden*, prince de Połotsk ; *Dowmunt*, prince d'*Ucianz*, et enfin le prince de Nowogródek, *Troïden*, plus célèbre que les précédents.

Troïden, qui occupait l'ancien trône de Mendog, avait la prépondérance sur les autres princes moins puissants, et il supportait presque seul le poids de la défense du pays. Nous devons donc nous étendre plus au long sur son histoire.

Troïden régna à Nowogródek presque douze ans, de 1270 à 1282. Il reçut en Lithuanie les Prussiens qui fuyaient le joug des Teutons, et repoussa deux attaques des Tartares.

Établissement des Prussiens en Lithuanie, l'an 1276. — Les chevaliers teutoniques, vaincus quelques années auparavant par Mendog dans la grande bataille de Durba, n'osèrent plus, pendant longtemps, entreprendre de nouvelles excursions dangereuses, et s'aventurer dans l'intérieur de la Lithuanie; mais, en revanche, ils résolurent d'exterminer chez eux, en Prusse, le reste du peuple qui ne voulait pas se soumettre.

Ayant pénétré, en 1275, dans les provinces de l'Est, encore indépendantes, ils réduisirent en cendres les villages et les colonies, égorgèrent une multitude d'habitants, et, ayant baptisé quelques groupes de vaincus, ils les transportèrent dans une autre partie de la Prusse. De cette manière le pays qui touchait à la Lithuanie devint désert pendant de longues années; une partie des Prussiens abandonnèrent cette malheureuse contrée et se réfugièrent en Lithuanie sous la pro-

tection de Troïden ; ce prince les reçut volontiers et les établit à Grodno, à Słonim et dans les environs. Une des colonies prussiennes donna naissance à Prużana. Bientôt ces émigrés rendirent de grands services à Troïden dans les guerres avec la Russie et les Tartares.

Invasions des Tartares en 1275 et 1277. — Depuis le temps où les hordes tartares, sous les ordres de Baty, avaient détruit Kiev, toute la Russie méridionale se trouvait, comme nous le savons, sous le joug des Mongols, et les ducs russiens payaient un tribut au khan. Depuis longtemps la Lithuanie n'avait plus revu ces ennemis, lorsqu'ils reparurent tout à coup sur ses frontières sous le règne de Troïden. Et ils ne venaient pas d'eux-mêmes : ils étaient appelés du fond des steppes par Léon, l'ennemi implacable des Lithuaniens, le meurtrier de Voïsielk ; Léon se joignit aux ennemis en leur indiquant le chemin. Dans la première invasion, les Tartares détruisirent Nowogródek ; la vaillante garnison du château sauva seulement la forteresse. La seconde invasion, qui eut lieu deux ans plus tard, s'annonçait plus menaçante, car le khan Nogaï, avide de nouvelles conquêtes, envoya lui-même ses hordes en Lithuanie, et ordonna aux princes russiens : Léon, Mscislaw et Vladimir, de l'accompagner. La discorde qui se mit dans le camp ennemi, sauva la Lithuanie. Comptant d'avance sur un butin facile, les Ruthènes se séparèrent des Tartares, afin de s'emparer seuls de Grodno. Là, cependant, ils trouvèrent la citadelle gardée par de vaillants Prussiens qui les mirent en déroute dans une vigoureuse sortie nocturne. Les princes, découragés et divisés entre eux, abandonnèrent Grodno ; les Tartares, qui ne savaient pas combattre dans un pays boisé, s'éloignèrent de Nowogródek, et, irrités de ce que les deux expéditions avaient échoué, ils s'en vengèrent sur les Ruthènes.

Leurs hordes revinrent par le Midi vers le Dniéper, en dévastant les pays de leurs propres alliés. Le fléau que Léon avait voulu amener sur la Lithuanie retomba sur la Ruthénie elle-même.

Heureux dans ses combats contre les Ruthènes, Troïden ne ménageait pas ses voisins du Nord, les chevaliers livoniens, et faisait de fréquentes expéditions contre les Allemands. Les Chevaliers Teutoniques, encore affaiblis, voulurent apaiser ce prince guerrier en l'engageant à embrasser la foi chrétienne. Mais Troïden se défiait d'eux : « Je crains vos trahisons », répondit-il aux messagers teutons qui étaient venus le trouver, et il les renvoya.

Ce vaillant chef, en défendant ainsi de tous côtés son pays durant cette époque de divisions, préserva la Lithuanie des dangers extérieurs et prépara une union nouvelle qui s'effectua sous le règne de ses successeurs. Cependant ses ennemis les plus acharnés n'étaient pas ses voisins, mais les membres de sa propre famille. Son frère aîné, Dowmunt, prince d'*Uciana*, et ensuite de *Połotsk*, était irrité de ce que Troïden, quoique plus jeune que lui, possédât la province

la plus importante, celle de Nowogródek; il lui enviait sa gloire et sa suprématie en Lithuanie; c'est à Polotsk qu'il trama un complot qui ne tendait à rien moins qu'à un fratricide. Sans déclarer ouvertement la guerre à son frère, il envoya six archers travestis en paysans, qui assassinèrent perfidement Troïden, lorsqu'il revenait d'un bain sans escorte.

Dowmunt, encore couvert du sang de son frère cadet, voulut aussitôt s'emparer du trône; mais ce dessein criminel ne lui réussit pas.

A la tête des Lithuaniens menacés se plaça un homme courageux, un guerrier intrépide, qui était seul capable de sauver le pays du danger. C'était *Vitenès*.

Vitenès, de 1283 a 1315. — La tradition nous dit que Vitenès, fils de Lutawor, puissant seigneur samogitien, était le courtisan favori de Troïden. Ce prince l'avait pris à sa cour encore adolescent, l'avait comblé de faveurs et lui avait accordé sa confiance. Le jeune Vitenès ne trompa point cette confiance. Vaillant, prudent et fidèle, de page qu'il était, il devint le conseiller intime du duc et ensuite le commandant de son armée. Lorsque la Lithuanie se vit tout à coup sans maître et que Dowmunt, avide de pouvoir, était déjà sorti de Polotsk, Vitenès marcha à la tête de l'armée à la rencontre du fratricide et engagea contre lui un combat sanglant, dans lequel Dowmunt perdit la vie. Une tradition incertaine nous apprend que, dans cette bataille, commandait, outre Vitenès, le fils unique de Troïden, Rymunt, moine chrétien, qui, après la victoire, rentra volontairement au cloître, cédant à Vitenès le gouvernement de la Lithuanie. On ne sait pas si ce fait est exact. Ce qui est certain, c'est que Vitenès succéda à Troïden, et, pendant les premières années, le vieux Lutawor gouverna conjointement axec son fils.

Vitenès régna plus de trente ans; ce long espace de temps ne fut qu'une suite presque continuelle de guerres avec les chevaliers teutoniques, à peine interrompue de temps à autre par des incursions en Pologne.

Invasions en Pologne. — L'amour du butin était l'unique cause de ces expéditions. La Pologne n'avait donné aucun motif de guerre à Vitenès; mais elle était en proie aux dissensions de ses princes et ne défendait point ses frontières. Le fertile pays des Polonais était ouvert à leurs voisins; aussi Vitenès profita-t-il de ces discordes intestines. Huit fois il fit irruption dans le pays, s'avançant jusqu'aux portes de Kalisz et de Łęczyca (*seconde carte*); là il se livrait au pillage, incendiait les villages et les villes et emmenait de nombreux captifs. Les Lithuaniens étaient pour la Pologne, au temps de Vitenès, un fléau aussi redoutable que les Chevaliers Teutoniques pour la Lithuanie.

Quant aux relations de Vitenès avec l'Ordre Teutonique, elles se résument dans les événements suivants :

1° *Conquête définitive de la Sémigalie par les Chevaliers Teutoniques;*
2° *Perte, pour cinq ans, de la Samogitie des rives du Niémen;*
3° *Alliance de Vitenès avec l'archevêque de Riga;*
4° *Acquisition de Polotsk.*

Conquête définitive de la Sémigalie par les Chevaliers Teutoniques. — Les Teutons, établis en Prusse et en Livonie, ne se contentaient pas de la possession de ces deux provinces subjuguées; ils regardaient la Lithuanie comme leur propriété future. Comme leur espoir de s'emparer de ce pays au temps de Mendog et de ses successeurs avait été déçu, ils renouvelèrent leurs efforts sous Vitenès avec plus d'énergie. La dernière barrière qui séparait les chevaliers livoniens de la Lithuanie était la Sémigalie, que nous connaissons déjà, province qui s'étendait le long de la Düna et qui avait, jusqu'alors, conservé en partie son ancienne indépendance. Les Semigaliens embrassaient peu à peu le christianisme et renonçaient au paganisme; mais ils ne voulaient pas perdre le reste de leurs libertés. Il arriva qu'un chevalier teuton frappa un jour au visage un prince sémigalien, déjà chrétien. Le Sémigalien ne supporta pas cet outrage. Il abjura le christianisme et appela tout le pays aux armes contre les Allemands; cette insurrection hâta la ruine totale de l'indépendance des Sémigaliens. Malgré le secours des Samogitiens, les Sémigaliens ne purent résister à l'Ordre. Au bout de quelques années, toutes leurs citadelles et leurs châteaux-forts furent incendiés, et eux-mêmes définitivement subjugués.

Perte momentanée de la Samogitie riveraine du Niémen. — Après avoir ruiné la Prusse, la Lettonie, la Couronie et la Sémigalie, les deux ordres teutoniques, le livonien et le prussien, se tournèrent contre la Samogitie.

Les chevaliers teutoniques bâtirent au bord du Niémen deux forteresses : celle de *Tilsitt* et celle de *Ragnitz* (*voyez la carte*), afin d'en faire une base d'opérations pour leurs invasions. Ces places fortes étaient une menace perpétuelle pour la Lithuanie. Dans la citadelle résidait un commandant ou un chef teutonique avec une garnison armée, qui, sortant à l'improviste de son repaire, répandait au loin les rapines et le brigandage; le long de la frontière lithuanienne rôdaient des gardes et des espions teutoniques, qui faisaient connaître au commandant la position de l'ennemi. Un de ces chefs, le commandant de Ragnitz, *Liebenzell*, sortant de la forteresse, parvint jusqu'au fond des forêts, détruisit le *Romowe* samogitien qui se trouvait non loin du fort lithuanien *Bissena*, situé sur les rives de la Dubissa, et conquit une grande partie de la Samogitie.

Le commandant voulut, par des procédés bienveillants, attacher le peuple aux Teutons. En effet, les Samogitiens obéirent pendant cinq

ans à Liebenzell et lui payèrent tribut; mais à peine le bienveillant Teuton eut-il quitté Ragnitz et fut-il remplacé par un autre chef, que les Samogitiens secouèrent le joug allemand. Vitenès se hâta aussi de venir en aide aux contrées menacées. Il éleva ou fortifia au bord du Niémen, sur le littoral lithuanien, une ligne de forteresses : *Juniguède*, *Bissena*, *Kalneny* et beaucoup d'autres; des garnisons de braves soldats y faisaient bonne garde et étaient remplacées tous les mois. Ainsi donc, les deux rives du Niémen étaient hérissées de forteresses qui se menaçaient mutuellement.

Alliance de Vitenès avec l'archevêque de Riga (1243). — Les Chevaliers Teutoniques persécutaient non seulement les païens, mais encore tous ceux qui ne voulaient pas leur obéir. L'archevêque de Riga, opprimé par eux, conclut, avec l'assentiment du clergé de cette ville, un traité avec Vitenès (1294), et implora son secours contre l'ennemi commun. Venant donc en aide à l'archevêque, Vitenès pénétra dans la Livonie, dévasta le pays, et, ayant rencontré les Chevaliers Teutoniques non loin de *Treïden*, il leur livra une sanglante bataille, dans laquelle le Grand-Maître périt avec 15.000 soldats allemands.

Mais le vaillant Kounigas ne fut pas toujours heureux. Étant entré une fois en Prusse, il se mit à ravager, à piller les églises et à insulter au christianisme en païen fanatique; les Teutons entourèrent sans bruit le camp lithuanien, dressé non loin du village de Voplauken, se jetèrent à l'improviste sur les soldats, massacrèrent l'armée, et le kounigas, grièvement blessé, parvint à peine à échapper au carnage.

Ainsi toute la vie de Vitenès s'écoula au milieu des combats; toutefois il sut être non seulement un vaillant guerrier, mais encore un sage et habile souverain : outre l'avantageux traité conclu avec l'archevêque de Riga, il parvint aussi, et cela sans tirer l'épée, à joindre Połotsk à la Lithuanie.

Acquisition de Połotsk (1307). — Cette ville était, depuis longtemps, en relations avec la Lithuanie et reconnaissait la suprématie des ducs lithuaniens; mais alors les Chevaliers Teutoniques y gouvernaient illégalement; voyant cependant qu'ils ne pourraient pas garder Połotsk, ils cédèrent à Vitenès la ville et son territoire moyennant une somme d'argent. Depuis ce temps, Połotsk appartint toujours à la Lithuanie.

Peu de temps avant la mort de Vitenès, une nouvelle et puissante forteresse s'éleva au bord du Niémen. Ce fut le Grand-Maître qui la fit construire et la nomma *Christmemel*. La vue de cette forteresse importunait le kounigas. Il tâcha de s'emparer de ce menaçant castel allemand et de le détruire; mais la mort le surprit au milieu de ses efforts. Vitenès mourut subitement en 1315.

3me PÉRIODE

La Lithuanie conquérante.
Depuis Guédymin jusqu'au baptême de Jagellon (1386).

Guédymin (de 1315 a 1339). — Ce fut Guédymin qui créa réellement l'État lithuanien.

Afin de pouvoir bien apprécier son rôle historique, il importe de bien comprendre ce que c'est qu'un État, et de savoir distinguer un État d'une nation.

Une nation est une société composée d'hommes de différentes classes qui habitent le même pays et qui sont liés entre eux par la même langue, le plus souvent par la même religion, les mêmes mœurs et les mêmes usages. C'est comme un grand corps animé par une seule âme. Les peuples sont formés par la Providence; aucun homme ne saurait créer une nation par la force de sa volonté.

Mais un État est quelquefois créé par le génie d'un seul homme et est l'œuvre de son esprit et de sa puissante volonté. Fondre en un seul plusieurs pays le plus souvent contigus; lier entre eux les peuples et les nationalités qui les habitent; les soumettre au pouvoir d'un seul souverain ou d'un même gouvernement et en former une grande puissance unie, voilà ce qui s'appelle fonder un État.

Il arrive le plus souvent qu'une nation supérieure en civilisation, ou plus richement douée, produisant de grands hommes, des guerriers et des législateurs, annexe les peuples plus faibles, et ne forme ensuite avec eux qu'un seul pays, un seul État. C'est ce qui arriva à la Lithuanie sous Guédymin.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur les faits anciens, nous voyons que notre pays avait déjà compté de grands guerriers, mais qu'il n'avait pas encore eu de législateurs.

Guédymin est le premier qui ait réuni ces deux qualités. Il rattache solidement à la Lithuanie, non seulement par l'épée, mais encore par la communauté d'organisation, la Ruthénie située au milieu de la Lithuanie, c'est-à-dire la Polésie, la Podlachie, une partie de la Volhynie, les villes et les principautés de la Ruthénie orientale. Il stipule des traités avec les États voisins, engage des combats victorieux avec les ennemis, et au centre de son pays boisé il ordonne d'abattre les forêts, fonde des villes, tâche d'y attirer des artisans étrangers, anime le commerce, protège la religion chrétienne, et après avoir lutté contre une infinité d'obstacles, parvient enfin à civiliser son peuple.

Le degré de parenté entre Guédymin et son prédécesseur Vitenès, n'est pas encore bien éclairci jusqu'à présent. Les uns le prétendent fils de Vitenès, les autres affirment qu'il était son frère. Ce qui paraît certain, c'est qu'ils appartenaient à la même famille.

Le règne de Guédymin dura vingt-quatre ans. Rappelons-en les événements principaux. Citons en première ligne :

Les guerres avec les chevaliers teutoniques, — qui durèrent presque tout le temps de son règne, sauf de courts intervalles. Voici les autres faits essentiels :

Perte et reprise de Kovno ;

Batailles de Zeïma et de Miedniki (1320);

Défense de la forteresse de Pillen (1336);

Guerres et conquêtes en Ruthénie;

Fondation de Troki et de Vilna (1322);

Ambassade à la cour du Pape (1323);

Alliance avec la Pologne (1325);

La Lithuanie étend son autorité sur Novgorod-la-Grande et sur Pskov.

Guerres avec les chevaliers teutoniques. — Dès le commencement de son règne, Guédymin fut engagé dans des guerres avec la Ruthénie. L'Ordre profita de cette circonstance. Le Maréchal de l'Ordre, Henri, natif de Płock, pénétra en Lithuanie et attaqua la forteresse de Kovno. Vainement Gastold s'y défendit-il vaillamment avec une garnison peu nombreuse. Kovno fut prise, Gastold fait prisonnier, et la plus grande partie de la Samogitie fut conquise. Mais le triomphe des Teutons ne fut pas de longue durée. Les Samogitiens, opprimés par eux, implorèrent les secours de Guédymin. Le Kounigas racheta d'abord de la captivité Gastold, son général ; ensuite, ayant rasssemblé une nombreuse armée, il livra bataille au maréchal Henri près du village de Zéïmy. Les Samogitiens, forcés par les Allemands à combattre contre leurs propres frères, passèrent pendant la bataille du côté de Guédymin et contribuèrent à sa victoire.

Bientôt un autre combat fut livré dans les forêts de Miedniki (Miedniki est en Samogitie, voir la carte), et là, le maréchal Henri, refoulé dans les forêts et ne pouvant se frayer un chemin à travers les arbres abattus, les marécages et les fourrés épais, périt avec une grande partie de son armée. Les Samogitiens firent prisonnier un illustre Teuton, Gérard Rüden, et, après l'avoir entouré d'un bûcher qui s'élevait au-dessus de sa tête, ils le brûlèrent en sacrifice aux dieux ; il était monté sur son cheval et recouvert de son armure.

Guerre et conquêtes en Ruthénie. — La défaite des Teutons leur enleva pour quelque temps les moyens de combattre la Lithuanie ; Guédymin, n'ayant rien à redouter de ses voisins du Nord, tourna ses forces vers le sud, contre la Ruthénie volhynienne, où les ducs André et Léon, alliés de l'Ordre, ravageaient les frontières lithuaniennes. Guédymin repoussa les agresseurs, les chassa de la Lithuanie, soumit la Podlachie, le reste de la Polésie et une partie de la Volhynie ; une ancienne tradition raconte qu'il assiégea même Kiew, et que cette ville antique se voyant dans l'impossibilité de résister à un aussi

grand guerrier, lui ouvrit ses portes et reconnut l'autorité de la Lithuanie.

Fondation de Troki et de Vilna. — Lorsque Guédymin revint de ces expéditions, il voulut relever son pays en y fondant un plus grand nombre de centres de commerce et d'industrie, et il bâtit deux villes : *Troki*, au bord d'un lac, où il éleva un château fort sur une île au milieu du lac, et *Vilna*, au confluent de la Vilia et de la Vilenka, où il transféra la capitale du duché en 1322. La tradition suivante nous raconte de quelle manière eut lieu la fondation de Vilna. Dans le temps où ces pays étaient encore couverts de forêts séculaires, au centre desquelles s'élevait le temple de Perkoune, Guédymin, chassant dans ces environs avec sa suite, tua un taureau sauvage, et, fatigué par la chasse, il s'endormit à l'ombre d'un chêne. Pendant son sommeil, il rêva qu'il voyait un loup couvert d'une armure de fer, et hurlant si fort qu'on aurait cru entendre le hurlement de cent loups. Quand Guédymin se réveilla, il fit appeler le grand-prêtre Lizdeïko, et lui demanda la signification de ce songe. Voici l'explication que lui donna Lizdeïko : « Le loup revêtu d'une cuirasse que vous avez aperçu, kounigas, représente une grande ville que vous bâtirez ici, et sa voix si forte qu'on eût dit entendre celle de cent loups à la fois, signifie que cette ville surpassera en grandeur et en célébrité toutes celles qui se trouvent dans votre pays. » Cette explication plut à Guédymin, qui ordonna d'élever les murailles de Vilna.

Ambassade de Guédymin a la cour du Pape (1323). — Les Teutons menacèrent de nouveau la Lithuanie qui se relevait. Trop faible pour pouvoir à eux seuls ébranler et abattre l'Etat de Guédymin, ils résolurent d'appeler à leurs secours les guerriers des diverses nations, Allemands, Tchèques, Français et autres, afin d'effectuer chaque année deux invasions en Lithuanie, l'une en hiver, l'autre en été. Ils obtinrent du Pape la proclamation d'une expédition contre les infidèles, et, comme une semblable guerre était regardée en ces temps-là par tous les chrétiens comme une action méritoire, et s'appelait *guerre pour la croix* ou *croisade*, une foule de chevaliers d'Allemagne, de Bohême, et d'autres pays, s'empressèrent de répondre à cet appel. Les châteaux lithuaniens sont réduits en flammes ; les croisés pénètrent dans l'intérieur de la Lithuanie, massacrent les habitants des campagnes ou les emmènent en captivité.

Guédymin s'attrista vivement de cette destruction du pays. Il savait que le principal prétexte des invasions des chevaliers teutoniques était la religion païenne des Lithuaniens. Il renouvelle donc le projet de Mendog d'embrasser la foi chrétienne avec tout son peuple ; l'allié et l'ami de la Lithuanie, Frédéric Lobenstat, archevêque de Riga, l'engageait déjà instamment à accomplir ce grand dessein.

Guédymin envoya, par l'entremise de l'archevêque, une ambassade au Pape Jean XXII, pour lui annoncer qu'il voulait se soumettre avec

tout son peuple à l'autorité du chef suprême du christianisme. L'ambassade portait une lettre du grand-duc. « Saint-Père, » — écrivait Guédymin — « nous ne faisons pas la guerre aux chrétiens dans l'intention d'anéantir leur religion, mais pour nous défendre contre les cruels outrages des Teutons. Le roi Mendog a abjuré la foi chrétienne à cause des violences et des persécutions des chevaliers teutoniques, et notre prédécesseur, le prince Witenès, a vainement appelé en Lithuanie des prêtres chrétiens en leur offrant une église dans son pays. Les Teutons ont retenu ces prêtres et ont brûlé l'église. » Après avoir énuméré une foule d'abus et de crimes des Teutons, Guédymin implorait la protection du Pape pour lui et pour son pays, promettant d'embrasser le christianisme, pourvu que la Lithuanie se trouvât délivrée des Teutons.

Guédymin envoya en même temps des lettres aux couvents des Dominicains et des Franciscains en Allemagne, en priant des religieux de venir en Lithuanie y convertir le peuple : il envoya aussi des missives aux villes opulentes de l'Allemagne ; à Lubeck, Rostock, Stettin, et autres, pour faire appel aux artisans, aux agriculteurs et aux marchands : il les invitait à venir s'établir dans les villes et les campagnes lithuaniennes pour y propager l'industrie et le commerce ; en retour, il leur offrait des dotations et des privilèges.

Lorsque les Teutons apprirent cette nouvelle, leur colère ne connut plus de bornes. Les espions teutoniques, placés en embuscade sur la route, interceptèrent quelques lettres de Guédymin et en coupèrent les cachets, ce qui les rendait sans valeur. Ensuite les chevaliers teutoniques, ayant répandu en Allemagne de faux bruits sur l'hypocrisie « du roi de Lithuanie, » se hâtèrent d'envoyer à la cour du Pape des défenseurs éloquents, entre autres leur grand-maître, le très estimé Charles Beffart, afin que Rome sauvât l'Ordre du péril qui le menaçait.

Le Grand-Maître nia devant le Pape toutes les accusations de Guédymin, il glorifia l'ordre teutonique, et fit tant par son éloquence qu'on ajouta foi plutôt aux assertions des Teutons qu'aux lettres de Guédymin. Il est vrai que le Pape ordonna que l'on cessât la guerre, mais il remit à plus tard l'accomplissement des demandes du grand-duc de Lithuanie, afin de pouvoir s'assurer par une ambassade particulière de la sincérité de ses intentions.

Les Teutons, enhardis, outrepassèrent au bout de quelques mois la défense du Pape, et, ayant provoqué une croisade de l'Allemagne, ils attaquèrent la Lithuanie.

Un pareil acte de la part des chrétiens détourna Guédymin de la religion chrétienne. Il est vrai que l'année suivante le Pape ordonna la paix et envoya à Guédymin une ambassade solennelle, mais comme les légats du Pape s'étaient rendus à Marienbourg (Malborg), capitale des Teutons, avant d'arriver à Vilna, et comme ils paraissaient agir

sous l'influence de l'Ordre, Guédymin se sentit offensé et ne croyant pas qu'ils pussent rendre un jugement équitable, il refusa définitivement d'embrasser le christianisme.

Les croisades recommencèrent, et il y en eut cinq jusqu'à la mort de Guédymin.

La croisade la plus sanglante fut celle de 1336, célèbre par :

La défense du chateau de Pillen par Marguier. — Cette forteresse, où demeurait une célèbre prophétesse païenne, était entourée d'un fossé profond; ses hautes et épaisses murailles, construites avec d'énormes troncs d'arbres, pouvaient servir de refuge à une nombreuse population. En effet, ayant appris l'approche de la croisade, une foule d'habitants des environs accoururent à Pillen. Le château était commandé par le chef Marguier qui avait sous ses ordres 4,000 soldats ; il fut bientôt assiégé par une nombreuse armée de Teutons. De redoutables machines de guerre commencèrent à battre les murailles de la forteresse, mais la garnison, animée d'une valeur intrépide, réparait sans cesse les brèches et précipitait dans les fossés les Allemands qui tentaient d'escalader la muraille. Pendant longtemps l'armée des Teutons ne put vaincre la résistance courageuse du petit nombre des assiégés. Tout-à-coup les ennemis eurent l'idée de se rendre maîtres du château à l'aide du feu. Ils lancèrent sur le toit de la forteresse plusieurs flèches enflammées, et la forteresse fut envahie par les flammes. Alors Marguier vit qu'il n'y avait plus aucun espoir de défense. Il résolut de périr avec le peuple entier plutôt que de subir le joug des Teutons.

Il ordonne donc d'élever au milieu de la forteresse un bûcher funèbre ; à l'aide de ses guerriers, il massacre la population qui se trouvait réunie au château, et dépose sur le bûcher embrasé les corps des morts et tout ce que le château renfermait. Les Teutons, étonnés que personne ne défendît les murailles, pénétrèrent au bout de quelque temps dans le château en flammes. Un guerrier leur résiste sur la brèche, leur barre le chemin, les étend morts. C'était Marguier qui s'efforçait d'arrêter les Allemands pour les empêcher de troubler l'agonie de ses compagnons. Il cède enfin et se donne la mort. Alors les ennemis entrent; un spectacle inattendu frappe leurs regards : les Lithuaniens s'entretuent au milieu du château embrasé, les têtes des guerriers roulent aux pieds de la prêtresse, et, lorsque les derniers sont tombés, elle se donne la mort elle-même; tous avaient péri sous les décombres de la forteresse. Les Teutons reculent épouvantés par cet acte d'héroïsme, et, au lieu d'avancer au fond de la Lithuanie, ils revinrent en Prusse et, là, ils décrivirent, dans leurs annales, la ruine du château de Pillen et la mort héroïque de ses défenseurs.

Alliance avec la Pologne. — En Pologne, le roi contemporain de Guédymin était *Ladislas Lokietek* (ou le Bref), prince valeureux,

et comme Guédymin ennemi acharné des Teutons, Łokietek, estimant en Guédymin un voisin puissant, voulut se lier avec lui par un traité d'alliance afin de combattre ensemble l'Ordre Teutonique. Il envoya donc, en 1325, une ambassade en Lithuanie pour proposer son alliance à Guédymin, et lui demanda la main de sa fille *Aldona* pour son fils *Casimir*. Guédymin accéda volontiers aux désirs de Lokietek; Aldona se rendit, avec une suite de mille chevaliers revêtus de cuirasses en peau de lynx et d'ours, à Cracovie, où elle reçut au baptême le nom d'*Anna*, et épousa Casimir. La Lithuanie n'avait ni or, ni argent à offrir en dot à sa princesse, mais Anna était suivie de 24,000 captifs polonais rendus à la liberté par Guédymin et revenant avec joie dans leur patrie. A la suite de cette alliance conclue avec la Pologne, Guédymin aida plusieurs fois Łokietek dans ses expéditions contre les chevaliers teutoniques.

La Lithuanie étend sa domination sur Novgorod-la-Grande et sur Pskow. — Des peuples éloignés du Nord-Est recherchaient aussi l'alliance de la Lithuanie. Les républiques opulentes de la Ruthénie Septentrionale : Novgorod-la-Grande et Pskow invoquaient l'arbitrage et la médiation de Guédymin dans leurs dissensions. Novgorod-la-Grande choisit même pour protecteur et défenseur son fils Narimund, et lui fit don de terres et de villes.

Ainsi, sous le règne de Guédymin, la Lithuanie était respectée de ses voisins, et, à l'intérieur, elle était paisible et puissante. Aussi, lorsque ce grand homme mourut, le pays entier perdit en lui un père.

La mort de Guédymin eut lieu en 1339, ou, selon d'autres, en 1340, pendant une de ces invasions des Teutons, qui dévastaient annuellement notre pays. Les chevaliers teutoniques assiégèrent le château-fort de Wellona, situé au bord du Niémen; la garnison de la forteresse était déjà en grand péril, lorsque Guédymin arriva avec des renforts. Mais, pendant le combat, il fut atteint d'une flèche, d'autres disent d'une balle teutonne. Le kounigas tomba mort sur le champ de bataille; ses fils emportèrent pieusement son corps; les Teutons, ne pouvant s'emparer du château, furent forcés d'abandonner le siège.

Guédymin laissa sept fils, dont voici les noms : Montwid, Narimond, Olguerd, Kieïstut, Loubart, Koriat, Jawnuta.

Jawnuta possède Vilna de 1340 a 1345. — Guédymin, avant sa mort, partagea le pays entre ses fils et destina à Jawnuta, l'un des plus jeunes, Vilna, sa capitale. Les frères aînés respectèrent la volonté de leur père. Chacun d'eux gouvernait sa part, laissant au plus jeune la paisible possession de la capitale.

Mais lorsque, au bout de quelques années, la Lithuanie fut menacée d'une guerre avec les Teutons, comme Vilna, se trouvant dans les faibles mains de Jawnuta, pouvait aisément devenir la proie de l'ennemi, les frères résolurent d'enlever la suprématie à Jawnuta.

Vers la fin de l'an 1344, Kieïstut vint, pendant la nuit et sans bruit, assiéger le château de Vilna, s'en empara sans effusion de sang et fit Jawnuta prisonnier; il appela, de la province éloignée de Vitebsk, son frère aîné Olguerd et le proclama grand-duc de Lithuanie, en renonçant lui-même à tout partage du pouvoir. L'exemple de Kieïstut, qui sut sacrifier sa propre puissance pour l'union du pays, entraîna les autres frères à suivre cet exemple. Olguerd monta sans combat sur le trône ducal; tous ses frères lui prêtèrent serment de fidélité. On assigna à Jawnuta la principauté de Jaslaw dans la Russie-Blanche.

Olguerd règne de 1344 à 1377. — L'avènement d'Olguerd au trône sauva le pays d'un nouveau danger. L'Ordre des Chevaliers Teutoniques ne cessait d'accroître sa puissance. Il ravit alors la Poméranie à la Pologne, acquit du Danemark l'Esthonie (*voyez la carte*); il proclama en Allemagne une nouvelle croisade et réunit toutes ses forces, toujours pour atteindre son but principal, qui était de se rendre maître de la Lithuanie. Pendant tout le règne d'Olguerd et durant les quelques années suivantes, c'est-à-dire depuis 1344 jusqu'en 1382, *quatre-vingt-seize* invasions teutoniques dévastèrent la Lithuanie. *Quarante-deux* expéditions lithuaniennes leur répondirent. Dans le cours de ces combats, Olguerd essuya, de la part de l'Ordre, plusieurs défaites que nous raconterons dans la suite, mais il conserva intactes les frontières de son pays.

Kieïstut contribua d'une manière infatigable à la défense de la patrie; sa part de territoire s'étendait le long des frontières teutoniques et comprenait la Samogitie, la principauté de Troki et une partie de la Ruthénie lithuanienne. Kieïstut était le bras droit d'Olguerd; il ne le quittait presque pas dans les batailles, et cette amitié inébranlable des deux frères et l'union du peuple sauvèrent alors la Lithuanie de la destruction complète dont la menaçaient les Allemands.

Guerre d'Olguerd avec l'Ordre. — Les principaux événements de ces guerres sont : l'invasion en Livonie; la déroute sur les glaces de la rivière Strava ; la destruction de Kowno; la défaite de la Rudowa.

Invasion en Livonie en 1345. — Ce fut l'unique grande expédition d'Olguerd dangereuse pour les Teutons et favorable aux armes lithaniennes. Tous les autres événements importants de ces guerres furent des défaites, et la perte la plus considérable fut *la destruction de Kowno et de sa forteresse en 1362*.

Destruction de Kowno. — Dans les murs solides de ce fort, que baignaient les eaux de la Vilia et du Niémen, Voïdat, fils de Kieïstut, s'était enfermé avec une garnison de 2,000 soldats à l'approche du grand-maître des Teutons, Henri de Kniprode, qui entoura le château et la ville, à la tête d'une nombreuse

armée et de chevaliers étrangers. Pendant trois semaines les Teutons assiégèrent la ville de Kowno; les béliers allemands battaient sans relâche les bastions de la ville forte; les chevaliers montaient à l'assaut des murs. Les Teutons s'approchaient de la ville sur de hautes tours de bois, et lançaient leurs javelots sur les assiégés, la garnison de la forteresse combattait sans fléchir : derrière chaque muraille démolie les Teutons trouvaient avec étonnement un autre mur nouvellement construit, et ils ne pouvaient parvenir jusqu'au centre de la forteresse. Mais le grand-duc n'envoya pas de secours aux assiégés. Après une longue lutte, un incendie allumé par les ennemis éclata dans le château et enveloppa les assiégés. Les Teutons profitèrent de ce moment pour entrer par une brèche de la muraille et firent prisonniers les trente-six derniers Lithuaniens qui essayaient, avec leur chef, de se frayer un passage à travers les rangs des ennemis. La destruction de Kowno resta longtemps gravée dans la mémoire du peuple, et au XVII[e] siècle encore on chantait en Lithuanie la mort glorieuse au milieu des flammes de la garnison de Kowno.

Démarches pour recevoir le baptême. — Olguerd comprenait, comme ses prédécesseurs, la nécessité d'embrasser le christianisme, et il s'adressa, dans cette intention, à l'empereur Charles IV en lui demandant son aide. L'empereur lui envoya, en 1358, une ambassade pour hâter la conversion de la Lithuanie. Mais tout échoua à cause de l'avidité et des intrigues de l'Ordre. Olguerd exigeait d'abord la restitution à la Lithuanie d'une grande partie des terres enlevées à la Prusse, à la Lettonie, aux Sémigaliens ;— ensuite il demandait que l'Ordre fût transporté aux bords du Dniéper, dans les steppes méridionales entre la Ruthénie et les Tartares, et qu'il y défendît les Russiens contre les attaques des Tartares. Les envoyés de l'empereur repoussèrent ces conditions et les conférences n'aboutirent pas.

Protégeant cependant le christianisme dans son pays, Olguerd permit à un des seigneurs convertis, à Pierre Gastold, de faire venir des Franciscains à Vilna et de bâtir une église dédiée à la Sainte Vierge. La tradition raconte que Pierre Gastold, zélé propagateur de la vraie foi, périt martyr pendant une des émeutes païennes qui éclatèrent plus tard à Vilna.

Outre les guerres avec les Teutons, les autres faits importants du règne d'Olguerd, furent : les guerres avec la Pologne ; la victoire sur les Tartares et l'annexion de la Podolie; une expédition contre Moscou ; l'annexion de la Ruthénie Orientale.

Guerres avec la Pologne (de 1349 à 1366). — Des rivalités au sujet de la possession de la Volhynie furent la cause de cette guerre. Lubart, fils de Guedymin, la possédait presque tout entière grâce à son mariage avec une princesse volhynienne, dernière héritière de cette province; mais Casimir, roi de Pologne, voulait aussi s'emparer

de ce pays. La guerre engagée dans ces circonstances recommença à trois reprises et finit par le traité de 1366, en vertu duquel la Lithuanie et la Pologne se partagèrent la Volhynie. La plus grande partie de la Volhynie avec les villes principales de Luck et d'Ostrog restèrent au pouvoir de la Lithuanie, et la moins considérable avec Vladimir et Krzemieniec devint la propriété de Casimir.

VICTOIRE SUR LES TARTARES ET CONQUÊTE DE LA PODOLIE DE 1351 A 1363. — La province de Podolie, qui s'étendait le long du Dniester et du Boh jusqu'à la mer Noire, était alors dépeuplée par les Tartares. Les rares villages et colonies qui se trouvaient encore dans ce pays payaient un tribut aux percepteurs d'impôts tartares. Personne n'osait attaquer les envahisseurs dans les steppes de la Podolie et leur ravir cette fertile province.

L'affranchissement de la Podolie du joug des Tartares fut le plus grand titre de gloire d'Olguerd. Le grand-duc, avec l'aide de ses vaillants neveux, les fils de Koriat, vainquit trois chefs tartares au bord des Eaux-Bleues (aujourd'hui la Siniouka ou rivière Bleue) en Podolie, et il chassa les hordes de deux côtés opposés: vers la Crimée et vers les bouches du Danube. Les princes Koriat s'établirent en Podolie, relevèrent de leurs ruines les anciennes villes et forteresses, et commencèrent à en bâtir de nouvelles. Bientôt s'élevèrent les forts de Kamieniec, de Smotrycz, de Bakota — et la Podolie en délivra aussi tout à fait le duché de Kiev ou l'Ukraine. — Kiev qui n'avait pu être occupée que momentanément par Guédymin fut définitivement annexée à la Lithuanie par Olguerd, et le grand-duc établit dans cette ancienne capitale son fils Vladimir, baptisé d'après le rite grec.

ANNEXION DE LA RUTHÉNIE ORIENTALE (SÉVÉRIE). — EXPÉDITION DE MOSCOU. — Outre la Podolie et l'Ukraine, Olguerd s'empara encore de la Ruthénie orientale ou Sévérie, avec les villes de Mohilev, de Brańsk et de Novgorod-Sévérien. Ces contrées, dévastées par les guerres civiles, appauvries par les impôts ou tributs tartares, se soumirent volontiers à la Lithuanie, dont la protection leur assurait la paix et la sécurité. Mais le grand-duc de Moscou, Démétrius du Don, ne resta point spectateur paisible des conquêtes de la Lithuanie. Il désirait aussi réunir la Ruthénie à ses États. Des messagers de Démétrius se présentèrent devant Olguerd l'épée et la flamme à la main et lui déclarèrent la guerre. Mais Démétrius ne s'aperçut même pas que le grand-duc, ayant vaincu sur sa route les généraux ruthènes, s'approchait par une marche rapide et apparaissait tout-à-coup sous les murs de Moscou, en 1368.

Démétrius demanda la paix. La tradition raconte qu'il vint dans le camp lithuanien sur une éminence nommée montagne Poklonna ou de l'Hommage et offrit à Olguerd une forte rançon en or et en argent, et des conditions avantageuses, afin d'obtenir la paix. Le grand-duc

céda aux prières de Démétrius et s'éloigna de Moscou. Dans les années suivantes, Olguerd fit encore deux fois la guerre à Démétrius, et les armées lithuaniennes campèrent de nouveau près de Moscou. Le résultat de ces guerres fut d'affermir la domination d'Olguerd sur la Ruthénie Orientale, et ses expéditions contre Moscou se gravèrent si bien dans la mémoire du peuple, qu'aujourd'hui encore aux environs de Polock, le peuple indique de hautes terrasses couvertes de forêts sous le nom de route d'Olguerd.

En jetant un coup d'œil sur les limites étendues du grand-duché de Lithuanie sous le règne d'Olguerd, nous voyons ce royaume beaucoup plus vaste que sous le gouvernement de Guédymin. La Lithuanie était parvenue au comble de sa puissance. La Volhynie, l'Ukraine, la Podolie et la Ruthénie Orientale étaient devenues provinces lithuaniennes, et de cette manière les frontières de la Lithuanie touchaient à deux mers, à la mer Baltique et à la mer Noire. Un seul danger menaçait la prospérité d'un État aussi puissant: c'était son éternel ennemi — l'Ordre teutonique. D'autre part une cause de faiblesse permanente se faisait sentir plus vivement, c'était l'infériorité de religion, bien que la Lithuanie eût réclamé tant de fois l'introduction du christianisme.

Olguerd mourut en 1377. Sa première femme fut Marie, princesse de Witebsk; la seconde Julienne, princesse de Tver. Ses fils et ses filles avaient déjà embrassé la religion chrétienne encore du vivant de leur père.

Parmi les douze fils d'Olguerd, les plus célèbres furent:

De la branche aînée: Vingolt (André), Koributh (Démétrius).

De la branche cadette: Jagellon, Skirguello, Koriguello, Ligwen (Simon), Swidrigaïllo.

Jagellon règne pour la première fois de 1377 à 1381. — Kieïstut, le frère dévoué d'Olguerd, avait promis à son lit de mort de placer Jagellon, le fils bien aimé d'Olguerd, sur le trône de Lithuanie. Jagellon n'était pas l'aîné des frères, et, sans l'aide de son oncle, il n'aurait pas obtenu la dignité de grand-duc. Kieïstut tint sa promesse et remit à Jagellon Vilna et le gouvernement de toute la Lithuanie.

Cependant l'aîné de la famille, Vingolt-André, prince de Polock, voyait avec amertume l'élévation de son frère. Il entama des négociations perfides avec l'ordre des chevaliers porte-glaives ou de Livonie, et ensuite, s'étant allié avec Démétrius, grand-duc de Moscou, il pénétra dans la Ruthénie Orientale et s'empara d'une partie considérable de ce pays.

Le danger commençait à menacer la Lithuanie du côté de l'Est; mais, ce qui était plus funeste, c'était le caractère faible et chancelant du jeune Jagellon. Entouré des flatteries de ses courtisans, il commença à se lasser des sages conseils de son vieil oncle, et voulut se soustraire à toute influence relativement au gouvernement du pays.

Les Teutons s'aperçurent aussitôt de cette mauvaise disposition de Jagellon et résolurent d'en profiter pour perdre Kieïstut. Ils persuadèrent donc au jeune prince que Kieïstut se proposait de le renverser de son trône et de s'emparer de toute la Lithuanie et que la seule chance de salut pour Jagellon était de faire alliance avec l'Ordre et de mettre la main sur toutes les possessions de son oncle. L'ingrat Jagellon se laissa tromper et se lia avec les Teutons par un traité perfide qui assurait la perte de Kieïstut.

De sanglantes incursions commencèrent en Samogitie et contre les châteaux-forts appartenant à Kieïstut. Pendant longtemps le vieux prince ne pouvait comprendre pourquoi les Teutons épargnaient les provinces de Jagellon et ne dévastaient que les siennes, et pourquoi son neveu ne se hâtait point de venir à son secours. Enfin il apprit que Jagellon s'était allié avec les ennemis du pays. Kieïstut, voyant dans cette action sa propre perte et la ruine de la patrie, résolut de détrôner son perfide neveu.

Il assiéga Vilna à l'improviste, s'empara du château et emprisonna Jagellon. Toutes sortes de motifs l'engageaient alors à punir sévèrement son neveu, mais Kieïstut se montra doux et clément. Le souvenir d'Olguerd préserva son fils d'un châtiment mérité. Jagellon fut seulement obligé d'abdiquer le pouvoir, et, lorsqu'il eut prêté serment de fidélité à son oncle, il fut mis en liberté et se rendit dans la principauté de Vitebsk et de Krewò qu'on lui avait assignée.

Kieïstut (de 1381 à 1382). — Le règne de Kieïstut, si court en Lithuanie, ne se rendit mémorable par aucune action éclatante; mais sa vie entière fut consacrée à la défense de la patrie. Quelques détails que l'histoire nous a conservés dépeignent bien le caractère de ce véritable chevalier de l'ancienne Lithuanie.

Kieïstut passa sa vie à cheval; ses cheveux blanchirent dans des guerres continuelles avec les Teutons, et, quoiqu'il poursuivit avec acharnement ces implacables ennemis, il se montra toujours noble et généreux envers les vaincus.

Dans une bataille il fit prisonnier un chef cruel des Teutons, le commandant Surbach, qui avait massacré la population de plusieurs villages lithuaniens et avait réduit les colonies en cendres. Le peuple voulait le brûler vif en sacrifice aux dieux, mais le prince s'y opposa et sauva la vie à cet odieux prisonnier. Une autre fois, il s'empara pendant une nuit obscure du château teutonique de Johannisbourg, et il entra à la lueur des flambeaux dans l'intérieur de la forteresse. La garnison surprise attendait la mort; les troupes de Kieïstut demandaient à grands cris que les Allemands détestés fussent tués sans pitié.

Tout à coup du milieu des vaincus sortit le commandant Otton, vieillard couvert de cicatrices, et, découvrant sa poitrine, il dit à Kieïstut: «Me voilà, prince! Condamnez-moi à mort, mais pardonnez

au peuple. » Ces nobles paroles émurent Kieïstut. Non seulement il fit grâce de la vie à toute la garnison, mais de plus il rendit la liberté au commandant et à quatre chevaliers qu'il lui permit de choisir.

Kieïstut fut fait deux fois prisonnier par les Teutons et deux fois il parvint à s'échapper. Lorsqu'il tomba au pouvoir des Teutons dans la bataille de 1361, le Grand-Maître, plein de joie, ordonna de célébrer des actions de grâces dans les églises de Malborg; et, heureux de posséder un captif aussi illustre, il l'enferma sous une forte garde au château de Malborg. Néanmoins, plein de respect pour Kieïstut, le Grand-Maître lui laissa toutes ses aises et mit à son service son propre serviteur Alf, Lithuanien converti, qui possédait toute sa confiance. Cependant Alf, en causant avec le prince dans sa langue maternelle, sentit renaître dans son cœur l'amour de son ancienne patrie; il s'attacha à Kieïstut pendant les huit mois que dura sa captivité et résolut de faciliter son évasion. En effet, avec son aide, Kieïstut parvint à enlever clandestinement quelques briques du mur de sa prison, ensuite il se laissa glisser la nuit, au moyen d'une corde, le long de la muraille, et tous deux, lui et Alf, recouverts du manteau blanc des Teutoniques, montèrent sur des chevaux préparés d'avance, passèrent à côté des gardes sans être reconnus et parvinrent ainsi à s'évader sans obstacles.

Arrivé dans son pays, Kieïstut envoya de Troki une lettre de remerciments au Grand-Maître pour son hospitalité, en ajoutant que si les dieux lithuaniens lui permettaient un jour de s'emparer du Grand-Maître lui-même ou de l'un des supérieurs de l'Ordre, il leur assignerait chez lui un logement plus sûr.

Lorsque, sur le déclin de sa vie, Kieïstut, qui n'ambitionna jamais le pouvoir, se vit tout à coup maître de tout le pays, il ne déposa pas les armes, mais, plein d'amour pour sa patrie, il appela aussitôt le peuple à combattre les Teutons. Dans cette guerre, nous voyons les Lithuaniens faire, pour la première fois, usage de la poudre à canon et apprendre, sous le commandement de Kieïstut, à manier les armes de leurs ennemis.

Mais le règne de Kieïstut ne devait pas durer longtemps. Les Samogitiens et les Lithuaniens se soumettaient volontiers à ses ordres, mais les Ruthènes, dont les vastes provinces faisaient partie du domaine de la Lithuanie, désiraient le retour de Jagellon. Vilna même était hostile à Kieïstut, et c'est justement parmi les habitants de la capitale que se forma le complot qui avait pour but de livrer la ville à Jagellon dès que l'occasion s'en présenterait.

Jagellon s'empare de Vilna. — Cette occasion se présenta bientôt. Démétrius-Koributh, un des frères de Jagellon, refusa obéissance à Kieïstut. Le Grand-Duc partit pour la Ruthénie orientale afin de châtier son neveu, et c'est de ce moment que profitèrent les conjurés. Le château de Vilna, défendu par une faible garnison, fut pris,

les soldats fidèles à Kieïstut massacrés ou dispersés, et Jagellon entra vainqueur dans la capitale. Jagellon pouvait être assuré de la victoire, car, outre un nombreux parti dans le pays, les chevaliers prussiens et livoniens venaient à son secours. A son retour, Kieïstut trouva Vilna et le château de Troki au pouvoir de son adversaire. Mais les Samogitiens lui restaient fidèles. Kieïstut forme donc une armée et se prépare au combat de concert avec son fils Vitold.

Mais, avant la bataille, des messagers de Jagellon se présentent devant Kieïstut, lui offrent la paix au nom de leur maître et l'invitent à se rendre avec Vitold au camp de leur maître pour régler les conditions de la paix. Jagellon assurait aux deux princes, par la bouche de ses ambassadeurs, une sécurité complète. Se fiant à ces promesses, Kieïstut et Vitold se rendirent, pleins de confiance, dans le camp de leur adversaire; mais une infâme trahison les y attendait. On entoura les deux princes et on les emmena captifs à Vilna. L'ingrat Jagellon fit charger de fers son vieil oncle et l'envoya à la prison de Krewe. Le courageux vieillard passa ses derniers jours enfermé dans une sombre tour du château. On y envoya bientôt des satellites qui pénétrèrent la nuit dans la prison et mirent à mort le prisonnier désarmé.

Quelques historiens affirment que Jagellon ne voulait pas la mort de son oncle et que ce crime fut accompli à son insu, mais une cruelle trahison et une infâme ingratitude envers son bienfaiteur pèseront toujours sur sa mémoire.

Il fallut dissimuler ce crime, car tout le peuple chérissait Kieïstut : aussi, son corps fut transporté en grande pompe à Vilna, et, d'après une ancienne coutume, on le brûla, au milieu de pompeuses cérémonies, sur un immense bûcher funéraire.

La femme de Kieïstut et la mère de Vitold était Biruta, prêtresse de la déesse Praurima, des environs de Polonga, en Samogitie. Parmi les six fils de Kieïstut : Vitold, Voïdat et Sigismond se distinguèrent particulièrement.

Jagellon, pour la seconde fois, grand-duc de Lithuanie depuis 1382, roi de Pologne depuis 1386 jusqu'en 1434. — Monté pour la seconde fois sur le trône, Jagellon assouvit d'abord sa cruauté et sa vengeance. Son caractère était en tout l'opposé de celui de ses nobles prédécesseurs, son père et son grand-père; il rappelait plutôt, par ses actions, les anciens temps sanglants de Volstynik et de Troïnat.

Les principaux partisans de Kieïstut, Butrym et Vidimont, eurent la tête tranchée. Jagellon n'épargna pas non plus la famille de son oncle. Vitold lui-même, le cousin germain et le compagnon de jeunesse de Jagellon, eut à craindre pour sa vie. On enferma Vitold, malade de chagrin et d'indignation, dans la même prison où Kieïstout avait péri quelques jours avant. Les ennemis de son père complotèrent alors contre sa vie; mais le prince fut sauvé du danger qui le menaçait par le dévouement d'une femme du peuple, qui était au service de la

princesse Anne, femme de Vitold, à laquelle on avait permis de visiter son mari dans sa prison. Vitold, revêtu des robes de cette suivante, sortit du château sans être reconnu, en accompagnant la princesse. La vaillante femme, prête à mourir pour son prince, resta à sa place, et, pendant deux jours, elle imita si bien le prince malade, que le geôlier ne s'aperçut pas de la supercherie. Lorsque le troisième jour on eut découvert la vérité et que la courageuse Hélène eut subi la peine de mort par ordre du commandant du château, furieux qu'on eût déjoué sa vigilance, Vitold fuyait déjà en toute sécurité par Wolkowysk et Brzešć, en Mazovie, chez son beau-frère Janusz, où il trouva un refuge.

Alliance de Vitold avec les Chevaliers Teutoniques. — Pendant son séjour à la cour de Janusz, Vitold ne voulut d'abord rien entreprendre d'hostile envers sa patrie. Il fit appel à la justice de Jagellon en lui promettant de se soumettre à son autorité pourvu que le grand-duc lui rendît l'héritage de son père. Mais Jagellon n'exauça pas cette juste demande. Il livra une partie de la Samogitie aux Teutons comme récompense de leurs services, et il remit Troki, le patrimoine de Vitold, entre les mains de l'avide Skirguello. Vitold se vit donc dépouillé de tout ce qu'il possédait. L'injustice de cette action devint la cause d'une guerre, car Vitold, ne pouvant à lui seul reconquérir son héritage, eut recours aux Teutons et invoqua leur aide.

Profitant de cette discorde fraternelle, les Teutons lui fournirent volontiers des troupes auxiliaires avec lesquelles le prince entra en Lithuanie, souleva la Samogitie contre Jagellon et reconquit une partie de son héritage, et, comme il devait ces succès aux secours de l'Ordre, il s'engagea à obéir aux chevaliers teutoniques et reçut le baptême sous le nom de Vigand.

Jagellon reconnut alors que le tort qu'il avait fait à son cousin avait attiré sur le pays des guerres et des malheurs. Il résolut de se réconcilier avec Vitold et de faire droit à ses justes réclamations. Il lui envoya donc un message secret en lui exprimant son désir de faire le paix et en promettant de lui donner en échange de ses anciennes possessions, de vastes propriétés dans la Ruthénie lithuanienne, avec les villes de Grodno, Brzešć et autres, à condition qu'il abandonnât les Teutons.

Réconciliation de Vitold avec Jagellon. — Après cette promesse, Vitold ne voulut plus rester l'allié des ennemis de son pays, et il ne considérait pas comme une mauvaise action de trahir les Teutons. Il quitta la Prusse dans un appareil pacifique, mais ensuite il s'empara par une attaque imprévue de plusieurs places sur la frontière teutonique et les livra aux flammes, et, de nouveau uni à Jagellon, il assiégea la citadelle de Kovno nouvellement reconstruite par les Teutons.

Autrefois Voïdat avait illustré Kovno par sa défense héroïque

contre les Teutons, et, à l'époque de la réconciliation de ces deux princes, cette ville lithuanienne, remplie de Teutons, fut reconquise par eux avec une peine infinie.

Pendant tout un mois les pièces de siège lithuaniennes se portèrent contre les murs de Kovno qui avaient neuf pieds d'épaisseur, sans pouvoir forcer le valeureux commandant de la garnison à rendre la place-forte. Enfin les Teutons, menacés des flammes, déposèrent les armes. Après la prise de Kovno il ne fut pas difficile d'affranchir le reste du pays. La fortune fut propice aux deux cousins réconciliés; diverses citadelles teutoniques nouvellement construites sur les terres lithuaniennes, tombèrent avec les pièces d'artillerie et les provisions de vivres qu'elles renfermaient, aux mains victorieuses de Jagellon et de Vitold. Les Teutons fuyaient en foule ou se constituaient prisonniers. Cette réconciliation, si désirable pour le pays, eut lieu en 1384.

Négociation du mariage de Jagellon avec Hedvige reine de Pologne en 1385. — Le moment si important de la conversion de la Lithuanie approchait. Les Teutons avaient retardé cette œuvre de *cent-vingt* ans, par leurs efforts à éloigner de notre pays la vraie foi et la civilisation. La Providence déjoua enfin ces indignes manœuvres, et les bienfaits de la foi se répandirent sur la Lithuanie par l'entremise de la Pologne.

Jusque-là des peuples, aussi proches que l'étaient les Lithuaniens et les Polonais, ne se connaissaient pourtant presque pas et ne se rencontraient que sur les champs de bataille. Nous avons dit l'alliance de Guédymin avec Ladislas Lokietek ou le Bref, qui fut affermie par le mariage de Casimir-le-Grand avec Aldona. Mais ce n'était qu'un présage de l'Union qui devait s'accomplir un jour, car cette alliance ne dura pas longtemps.

On ignore jusqu'à présent lequel des deux peuples forma le premier le projet d'une Union éternelle, mais lorsqu'en 1385 la jeune reine Hedvige, petite fille de Casimir-le-Grand, hérita du trône de Pologne, Jagellon se mit sur les rangs de ceux qui briguaient sa main et la couronne de Pologne. Personne n'offrit de plus magnifiques présents et ne fit de plus brillantes promesses Jagellon s'engageait à embrasser la foi chrétienne avec son peuple entier, à reconquérir toutes les provinces que la Pologne avait perdues, à réunir pour toujours la Lithuanie et les terres russiennes à la Pologne. Des promesses aussi avantageuses pour le pays lui concilièrent sur le champ le cœur des Polonais; la pieuse reine Hedvige, voyant quelle œuvre importante allait s'accomplir par son consentement, sacrifia le choix de son propre cœur, car elle aimait Guillaume, prince autrichien, et elle accorda sa main au Grand-Duc de Lithuanie.

Mariage et couronnement de Jagellon a Cracovie en 1386. — Jagellon arriva donc à Cracovie avec plusieurs de ses frères et une

suite nombreuse de chevaliers lithuaniens, y reçut solennellement le baptême avec le nom de Vladislas, épousa ensuite Hedvige et fut couronné roi de Pologne. Les festins de noces durèrent longtemps au château de Cracovie; la ville et le pays entier se livraient à la joie, car ces deux peuples hostiles jusqu'alors venaient de s'unir par un lien fraternel. Parmi les frères de Jagellon, Vigunt, l'un des plus jeunes, fut baptisé avec lui; les autres frères reçurent à diverses époques le baptême d'après le rite latin ou grec. Vitold qui n'était pas encore confirmé dans la foi, en renouvela la profession en conservant le nom d'Alexandre qu'il avait reçu autrefois.

Le christianisme et l'exemple de la vertueuse Hedvige exercèrent une influence salutaire sur le caractère de Jagellon ; il devint dès ce moment chrétien zélé dans sa foi et dans ses actions.

Mais quelle fut l'attitude des Teutons en présence de ces événements ?

Les Teutons, enflammés d'une colère impuissante, et ayant enfin perdu l'espoir de s'emparer jamais de la Lithuanie, puisque son souverain était devenu chrétien, se vengèrent par une sanglante et terrible incursion. Au moment où les églises de Cracovie retentissaient des actions de grâces pour la conversion de la Lithuanie, les Teutons se jetèrent avec le secours de Vingolt-André, le frère révolté de Jagellon, sur le pays sans défense, s'emparèrent de Polock, ravagèrent par le fer et le feu dix-huit districts du fond de la Lithuanie et emmenèrent captifs trois mille habitants.

Vitold et Skirguello sont aussitôt envoyés par le roi au secours de la patrie. Ils reprennent Polock et le séditieux prince André est enfermé dans une prison.

Baptême de la Lithuanie en 1387. — Le pays s'apaisa; Jagellon revint à Vilna afin de remplir sa grande promesse; la reine Hedvige et les évêques polonais l'accompagnèrent. On brisa par l'ordre du roi les statues des faux dieux, on éteignit les feux sacrés, on démolit les temples païens. Jagellon, suivi de prêtres polonais, parcourut le pays pendant une année entière, et, comme presque personne dans le clergé ne parlait la langue lithuanienne, Jagellon montait souvent lui-même en chaire et expliquait au peuple rassemblé les vérités de la Sainte-Foi; ensuite des foules de peuple se rassemblaient aux bords de la Vistule et d'autres rivières lithuaniennes, on les aspergeait avec l'eau du saint baptême en leur donnant un nom, et on distribuait en présent au peuple des habits de drap.

Jagellon bâtit à Vilna sur les ruines du temple de Perkun, l'église cathédrale sous l'invocation de St-Stanislas, il fonda également des églises dans beaucoup d'autres villes et villages ; ayant enfin confié la Lithuanie à son frère Skirguello pour qu'il la gouvernât en son nom, Jagellon retourna dans son royaume de Pologne qui avait besoin de son administration.

4me PÉRIODE

La Lithuanie réunie à la Pologne : 1° Depuis Jagellon jusqu'à la mort de Sigismond-Auguste (1572); 2° Résumé de l'histoire de la Lithuanie de 1572 jusqu'à nos jours.

Skirguello gouverne la Lithuanie de 1387 a 1392. — On ne tarda pas à s'apercevoir que ç'avait été une erreur de la part du roi d'avoir confié le gouvernement du pays entier à Skirguello. Ce frère qu'il avait élevé au-dessus des autres, était un homme d'un caractère bas et n'ayant à aucun degré le talent de gouverner.

Skirguello, qui passait son temps en festins, s'attira le mépris et la haine des Lithuaniens par son ivrognerie et son injustice. Ce qui fut pire encore, c'est que ce prince, depuis longtemps hostile à Vitold, se mit à exciter le roi contre lui et à ranimer son ancienne malveillance.

Le roi finit par croire, d'après les rapports de Skirguello, que Vitold était son ennemi; il recommença à le persécuter et emprisonna les ambassadeurs par l'entremise desquels le prince accusé tâchait de se justifier. La position de Vitold dans la province de Grodno devenait de jour en jour plus critique. Skirguello le pressait toujours de plus près par sa puissante prépondérance, lorsque enfin le prince menacé apprit la nouvelle, peut-être fausse, que Skirguello préméditait sa mort. Alors Vitold résolut de lutter contre son persécuteur. Il tâcha de s'emparer de Vilna par stratagème, de chasser Skirguello de la capitale et de se faire proclamer lui-même Grand-duc. Mais le complot fut découvert et Vitold, voyant que toute la colère de son ennemi allait fondre sur lui, rassembla sa famille et ses partisans, et se sauva de nouveau chez les Teutons en leur promettant, pour la seconde fois, l'obéissance en échange des secours qu'il obtiendrait contre Skirguello et le roi.

Siège de Vilna en 1390. — Une guerre civile, guerre entre frères, la plus funeste de toutes, trouble la Lithuanie. Nous voyons le pays ravagé pendant deux ans par le fer et le feu, jusqu'à ce que le roi Ladislas ait dédommagé Vitold au décuple du tort qu'il lui avait fait.

C'est justement vers ce temps-là que les Teutons, qui répandaient le bruit en Europe que la conversion de la Lithuanie était fausse, parvinrent à rassembler en Prusse un grand nombre de chevaliers étrangers. Les Français, les Anglais, les Allemands allaient, de bonne foi, secourir l'Ordre, le croyant menacé par les païens. A la tête des Anglais se trouvait le futur roi d'Angleterre Henri IV. Vitold qui commandait les Samogitiens se joignit à ces troupes et l'armée assiégea Vilna qu'elle voulait prendre d'assaut ou par la famine.

Vilna possédait alors deux châteaux-forts : l'un était situé au pied

de la montagne et dans son enceinte se trouvait la cathédrale; c'était le château inférieur. Koriguello, le propre frère de Jagellon, le commandait. Le second château-fort ou château-supérieur s'élevait sur la montagne qu'on appelle encore aujourd'hui montagne de Guédymin; c'est là que s'enferma la garnison polonaise. L'ennemi dirigea toutes ses forces vers le fort inférieur. Après une défense courageuse de la part des assiégés, les Teutons pénétrèrent dans la forteresse, Koriguello fut tué dans un combat sanglant; du côté opposé périt Towcivill, frère de Vitold. La forteresse fut réduite en cendres.. Le château supérieur parvint cependant à se défendre avec succès et après cinq semaines de siège les armées ennemies s'éloignèrent de Vilna.

La dévastation du pays était extrême; mais cela ne parvint pas encore à convaincre Jagellon de la nécessité de gouverner autrement la Lithuanie. Ce ne fut que lorsqu'une seconde croisade sous les ordres du Grand Maître Conrad Wallenrod eut dévasté les environs du Niémen, et quand Skirguello ne sut plus quel parti prendre dans ce pays rempli de troubles, que le roi résolut de lui retirer l'autorité, de dédommager Vitold et de lui accorder ce qu'il désirait si ardemment, c'est-à-dire le gouvernement de la Lithuanie entière. Le messager de Jagellon trouva Vitold campé non loin de Grodno, accablé par les malheurs de sa patrie, mais avec une volonté inébranlable. Il aspirait au trône ducal, et lorsque l'envoyé lui offrit le pouvoir au nom du roi, Vitold abandonna pour la seconde fois les Teutons, eut une entrevue avec Jagellon à Vilna, où se trouvaient aussi Hedvige et Skirguello, et monta sur le trône du grand duché en 1392, en prêtant solennellement serment de fidélité au roi de Pologne.

Le roi rendit à Skirguello Kiev et les terres russiennes avec le titre de Grand Duc, mais ce prince ne vécut que quatre ans et après sa mort ces terres passèrent aussi au pouvoir de Vitold.

Vitold dit le Grand de 1392 a 1430. — Vitold qui égala Guédymin et Olgerd par son esprit et sa gloire, et fut aussi vaillant au combat que Kieïstut, gouverna glorieusement la Lithuanie pendant près de quarante ans, et c'est le dernier souverain puissant de notre histoire.

Portant le titre de Grand-Duc, il reconnaissait cependant pour maître Ladislas Jagellon et lui reste fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Mais les Teutons se vengèrent cruellement de ce prince pour avoir rompu deux fois ses engagements. Les deux fils de Vitold, Jean et Georges, qui se trouvaient au pouvoir de l'Ordre comme otages, moururent peu de temps après empoisonnés par le Teuton Sonnenberg.

Les principaux événements du règne de Vitold sont:

1° La soumission des princes révoltés.

2° Victoire sur les Teutons à Grünwald en 1410.

3° L'union de Vilna en 1401. L'union de Horodlo en 1413.

4° Conversion de la Samogitie en 1413.

5° Guerres avec les Tartares. Influence sur la Horde d'or et sur celle de la Crimée.

6° Expédition contre Novgorod-la-Grande.

7° Réunion de Loutsk (Łuck) en 1429.

Soumission des princes révoltés. — Vitold trouva la Lithuanie pauvre et dévastée. Il avait contribué lui-même par les guerres à cet état malheureux et il voulait d'autant plus rendre à sa patrie la sécurité et le bien-être. Mais les rébellions des frères de Jagellon qui ne voulaient pas reconnaître une nouvelle autorité sur eux, lui rendirent pénibles les premières années de son règne. Les princes indociles reconnurent bientôt à quel maître puissant ils avaient affaire. Svidriguello fut chassé de Vitebsk pour sa désobéissance, et Koributh, de Novogródek. Lorsque le duc tributaire de Smoleńsk, refusa de se soumettre, Vitold s'empara de Smoleńsk et l'unit à la Lithuanie en 1395. Après la mort de Skirguello il établit à Kiew un gouverneur général, il s'empara des villes rebelles en Podolie; enfin, ayant rétabli l'ordre dans le pays entier, il vainquit plusieurs fois les Tartares dans leurs steppes éloignées. Tout trembla devant le souverain puissant et les frères de Jagellon commencèrent à lui obéir voyant que Vitold était aussi juste que sévère.

Bientôt arriva le moment de régler les comptes avec les Teutons.

Bataille de Grunwald et de Tannenberg en 1410. — Pendant ce temps l'ordre teutonique travaillait à sa propre ruine. Après une vengeance barbare sur les fils de Vitold, les Teutons faisant peu de cas de la force des deux peuples réunis, ne cessaient de faire une guerre d'escarmouches aux frontières de la Lithuanie et de la Pologne, et provoquaient Jagellon et Vitold au combat. Les deux monarques acceptèrent enfin le défi, et le moment d'un châtiment mérité arriva pour l'Ordre. En 1410. le roi et Vitold entrèrent en Prusse à la tête de l'armée polonaise et lithuanienne, et là fut engagée la célèbre bataille de Grünwald qui anéantit pour toujours les forces de l'Ordre. C'est une des plus grandes batailles de notre histoire. Une armée prodigieuse, qui montait à 200,000 hommes de part et d'autre, se trouva en présence sur le champ de bataille. Vitold commandait les lithuaniens et les régiments des Russiens lithuaniens de Smoleńsk, de Vitebsk, de Kiew; même les Tartares des bords éloignés d'Azof accoururent au secours du Grand-duc. Zyndram Maszkowski conduisait les Polonais, suivis par les Tchèques, les Moraviens et les Silésiens. A la tête des Teutons se trouvait le Grand Maître Ulrich Jungingen lui-même.

Avant la bataille, le roi adressa une prière fervente pour implorer Dieu de l'aider à vaincre cet ennemi éternel; Vitold, qui brûlait du désir de combattre, hâta le moment de la bataille. Au signal donné par le roi, les bataillons entonnèrent, l'hymne religieux des Polonais:

« O! Mère de Dieu » retentit, et les armées en vinrent aux mains. Un combat sanglant se prolongea jusqu'à la nuit. Il y eut un moment où les Teutons paraissaient vainqueurs, mais bientôt ils reculèrent en désordre sous la pression des escadrons polonais et lithuaniens. Le Gr. Maître périt; 40.000 Teutons furent tués: les fiers commandants et les chevaliers jonchèrent le champ de bataille de leurs cadavres.

Depuis ce moment l'Ordre teutonique cessa d'être redoutable. Pendant plus de cent ans encore il harcela sans cesse la Lithuanie et la Pologne; nous verrons qu'il sera enfin dissous sous le règne de Sigismond le Vieux; mais de ses cendres naîtra d'abord le duché et ensuite le royaume de Prusse si funeste pour la Pologne.

L'Union de Vilna en 1401. L'Union de Horodlo en 1413. — Jamais une victoire aussi éclatante n'aurait pu être remportée par la Lithuanie sans l'aide de la Pologne, ni par la Pologne sans l'aide de la Lithuanie. Aussi, plusieurs années avant ce combat avec les Teutons, Jagellon et Vitold tâchèrent d'unir les deux peuples par un lien plus durable. En 1401 les Lithuaniens se réunirent à Vilna sous la direction des deux monarques, et ils y firent la promesse solennelle de vivre éternellement en paix et en union avec la Pologne; ce fut la première réunion où les Lithuaniens prouvèrent qu'ils avaient fait volontairement cette promesse.

Conversion de la Samogitie en 1413. — La Samogitie, cette partie septentrionale de la Lithuanie, toujours la plus vaillante dans la défense de la patrie et de l'indépendance, persistait encore dans le paganisme, bien que la majeure partie de la Lithuanie fût déjà convertie. Cette méfiance envers la vraie foi et cette répugnance à recevoir le baptême, furent inspirées aux Samogitiens par les Teutons, et tant que les guerres firent de leur pays un désert, il fut impossible de songer à arborer la croix sur la terre samogitienne. Ce ne fut que lorsque l'ennemi éternel tomba, que les Samogitiens reçurent avec joie Jagellon et Vitold qui venaient en Samogitie pour y proclamer la foi. Ils se laissèrent persuader par leurs princes et par les prêtres polonais; on démolit le dernier Romove au bord de la Niéwiaża, le peuple vint en foule recevoir le baptême, et plusieurs années plus tard, lorsque la Samogitie comptait déjà un grand nombre de Chrétiens, Vitold fonda un évêché à Miedniki ou Wornie.

Guerres avec les tartares. Influence sur la Horde d'Or et sur celle de Crimée. — Avec le règne de Vitold commença pour la Lithuanie une période de prospérité longtemps inconnue, mais l'unique souci de la paix et du bien-être ne suffisait pas à l'esprit élevé de ce prince. Il voyait à l'Est des ennemis puissants qui menaçaient non seulement la Lithuanie et la Ruthénie, mais toute l'Europe orientale. C'était le fléau des peuples, les Tartares. Vitold songeait à les chasser de l'Europe et à étendre sa domination sur tous les pays qui gémissaient sous leur joug. Il ne parvint pas à accomplir ce grand

dessein; cependant ses guerres et ensuite ses relations amicales avec les Tartares suspendirent pour quelques années leurs incursions en Lithuanie et en Pologne.

Le chef du colossal empire tartare était alors Tamerlan qui avait sa résidence en Asie et laissait ses hordes d'Europe aux mains des Khans qui lui étaient soumis. L'un d'eux, Toktamich, se révolta contre Tamerlan, et, vaincu par un autre Khan, il se sauva en Lithuanie en implorant le secours de Vitold. Le grand-duc lui envoya des renforts; ensuite il se rendit lui-même dans les steppes et vainquit les Tartares dans les plaines incultes qui s'étendent au-delà du Don.

C'est de ce temps que date la puissante influence de la Lithuanie sur la Horde d'Or et sur celle de Crimée. Il est vrai que Vitold se vit infliger une défaite en 1399 sur les rives de la Vorskla par Edigue, général de Tamerlan; la déroute fut si complète que Vitold lui-même, protégé par les Polonais, parvint à peine à se retirer sain et sauf du champ de bataille; mais il n'en continua pas moins avec succès la guerre contre les hordes; il jugeait avec sagesse leurs différends et plaça deux Khans sur le trône. Par son esprit de justice, il acquit une telle vénération chez ces peuples sauvages, que la Horde d'Or lui obéissait jusqu'au Volga; vingt ans après la bataille de la Vorskla, ce même Edigue qui avait autrefois vaincu Vitold, lui envoya une ambassade à Vilna avec de riches présents, en se déclarant son ami et en le priant de lui confirmer son autorité sur le Khanat de Crimée.

Vitold possédait, dans les vastes pays qu'il gouvernait, deux ports sur deux mers opposées, *Polonga* sur la mer Baltique, et *Hadzybey* (plus tard Odessa) sur la mer Noire. Un jour, ayant vaincu une des hordes qui campaient aux bord de la mer Noire, il entra à cheval au milieu des flots, traversa les débris d'une ancienne digue, et se proclama maître de la mer. Les provinces méridionales, la Volhynie, l'Ukraine, la Podolie, respirèrent sous son règne. Les forteresses situées sur les rives du Dnieper et du Boh étaient gardées par des garnisons lithuaniennes: le Tartare plein d'effroi les respectait et les évitait; les caravanes des marchands de l'Orient pouvaient se rendre en toute sécurité avec leurs marchandises au fond de la Lithuanie et de la Pologne, et importer dans ces deux pays les richesses de l'Asie. Pour relever le commerce, Vitold fit tracer des routes et bâtir des ponts sur les larges rivières; il parcourait sans cesse lui-même le pays, faisant respecter partout l'ordre et la justice. Le puissant seigneur n'osait plus alors opprimer arbitrairement ses subordonnés, car le grand duc prêtait volontiers l'oreille aux plaintes du peuple malheureux et punissait sévèrement les oppresseurs.

En gouvernant ainsi paternellement le pays, Vitold ne supportait

pas cependant l'insubordination à son pouvoir, même chez ses vassaux les plus éloignés ; ainsi que le prouve l'expédition suivante :

Expédition contre Novgorod-la-Grande en 1428. — Les habitants de Novgorod qui reconnaissaient la suprématie de la Lithuanie depuis le temps de Guédymin, refusèrent obéissance à Vitold vers la fin de son règne. Alors le grand-duc, quoique âgé de quatre-vingts ans, se mit lui-même à la tête de son armée, envoya d'abord dix mille hommes pour lui frayer un chemin à travers des forêts infranchissables, et, emmenant avec lui un canon, colossal pour ces temps-là, traîné par quarante chevaux, il apparut tout-à-coup dans la province de Novgorod. Les habitants effrayés lui envoyèrent une députation avec une forte rançon d'argent et la promesse de se soumettre.

Réunion de Luck en 1429. — Vers les dernières années de sa glorieuse vie, Vitold voulut se faire couronner roi et ériger la Lithuanie en royaume. Cette pensée lui fut suggérée par Sigismond, empereur d'Allemagne, soi disant ami de la Lithuanie, mais qui au fond ne désirait point sa prospérité : il comptait seulement rompre, par le couronnement de Vitold, son union avec la Pologne. Personne n'était plus digne de la couronne que Vitold ; il avait rendu de grands services non seulement à son propre pays, mais encore au christianisme, et en ces temps-là il n'avait pas son égal parmi les monarques de l'Europe Septentrionale. Mais, l'Union ayant réuni les deux peuples sous un seul roi, Ladislas Jagellon, et Vitold lui ayant prêté un serment solennel de fidélité, son couronnement sans l'assentiment du roi et des Polonais devenait une violation de ce serment.

Vitold invita, au somptueux château de Luck qu'il habitait alors, le roi Ladislas, l'empereur Sigismond et d'autres monarques à une grande réunion, où l'on devait non seulement parler de son couronnement, mais encore délibérer sur d'autres affaires très importantes, particulièrement sur le moyen de chasser de l'Europe les Turcs qui devenaient de plus en plus redoutables. Outre le roi et l'empereur vinrent aussi à Luck : Éric, roi de Danemark, Vassili, grand-duc de Moscou, le légat du Pape, le Grand-maître de l'Ordre teutonique, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, les Khans tartares, beaucoup de princes tributaires, tous accompagnés d'une suite de chevaliers et de courtisans. Jamais la Lithuanie ni la Pologne n'avaient vu une réunion aussi brillante. On admirait l'hospitalité et l'opulence de Vitold qui recevait à ses propres frais dans le spacieux château de Luck tous ces monarques avec leur suite, et qui avait ordonné de livrer tous les jours pour l'entretien de tant de personnes 300 bœufs, 600 moutons, 100 bisons et élans, 300 tonneaux de bière etc.

Cette solennité dura cinquante jours, mais aucune négociation importante n'y fut achevée ; le couronnement de Vitold n'eut pas lieu, car les Polonais s'y opposèrent formellement, craignant que dans la suite la Lithuanie ne se séparât de la Pologne. Vitold, vivement affecté par

cette opposition, revint à Vilna où il tomba dangereusement malade l'année suivante. Il se fit transporter à sa ville favorite, Troki, et, sentant sa fin approcher, il renonça lui-même à son projet de couronnement. Le roi Vladislas ne quitta pas le chevet de son cousin et c'est dans ses bras que le valeureux Vitold, âgé de 86 ans, rendit le dernier soupir en 1430. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Vilna.

Les contemporains nous décrivent Vitold de la façon suivante: Il n'était pas d'une taille élevée, mais d'une figure et d'un extérieur imposants; il ne portait ni moutaches, ni barbe. Il habitait ordinairement Troki avec une cour nombreuse et brillante; il y recevait volontiers les hommes savants et les récompensait avec générosité. Il estimait beaucoup le don de l'éloquerce, mais il méprisa t les belles paroles employées dans un but inutile ou nuisible, et, comme on louait un jour en sa présence un discours brillant dont il n'approuvait pas le sujet, il répondit: « J'aurais préféré qu'on eût parlé avec moins de grâce, mais qu'on eût dit la vérité ». Il possédait plusieurs langues étrangères, mais employait le plus volontiers dans la conversation sa langue maternelle, dont il voulut introduire l'usage dans l'écriture, ce dont les Teutons le dissuadèrent. Vitold n'aimait pas à perdre beaucoup de temps en divertissements, en festins, ou à la chasse, mais il s'adonnait de préférence à l'administration du pays; il était très-actif et très-laborieux, et répétait souvent ce proverbe: « Celui qui attend, perd son temps. » Aucun de ses prédécesseurs n'avait laissé la Lithuanie aussi opulente, aussi étendue et à l'abri du danger à ses frontières de l'Est; aucun de ses successeurs ne sut la maintenir à ce degré de prospérité.

Des trois femmes de Vitold, princesses ruthènes, la première fut Marie Praksèda, la seconde, Anne, la troisième, Julienne. Anne, princesse de Smoleńsk, fonda l'église de Sainte-Anne à Vilna; elle se distinguait par ses vertus et son esprit.

Svidriguello de 1430 a 1432. — Après la mort de Vitold, les seigneurs lithuaniens, qui constituaient le Sénat ou premier Conseil, se réunirent à Vilna, afin de procéder, sous la direction du roi, au choix d'un nouveau grand-duc. Plusieurs princes aspiraient à cette dignité, et l'un d'eux, Sigismond Korybuth, neveu de Jagellon, célèbre par sa vaillance, avait beaucoup de partisans; mais le roi présenta un de ses frères cadets, Svidriguello, et, pour se conformer à la volonté royale, les Lithuaniens le proclamèrent Grand-duc.

Ce choix attira de grands malheurs sur le pays. L'orgueilleux et violent Svidriguello paya son frère de la plus noire ingratitude; il voulut s'affranchir de toute dépendance et rompre l'alliance de la Lithuanie avec la Pologne; il se lia avec les Teutons contre Jagellon. Le roi, qui lui était très attaché, lui pardonna pendant longtemps, croyant le ramener à son devoir par la douceur; mais enfin il se vit

forcé de lui déclarer la guerre et en Volhynie il battit Svidriguello, incapable de diriger une guerre. Cette défaite ne parvint pas à apaiser ce prince turbulent; aussi le roi, bien qu'à regret, permit aux seigneurs lithuaniens de le détrôner et d'appeler à sa place Sigismond, fils de Kieïstout et frère de Vitold. On forma un complot secret, et, pendant que Svidriguello, qui ne se doutait de rien, festinait entouré d'un joyeux cortège dans son château d'Oszmiana, Sigismond, à la tête d'une troupe de Lithuaniens et de Polonais, investit le château pendant la nuit, s'en empara, et Svidriguello parvint à peine à se sauver à Połock avec quelques hommes de sa garde.

Sigismond Ier Kieïstutowicz, de 1432 a 1440. — Les Lithuaniens reçurent Sigismond avec enthousiasme. Vilna, Kovno, Grodno et d'autres villes lui ouvrirent leurs portes. Le pays se réjouissait et espérait que Sigismond se montrerait digne frère du grand Vitold, qu'il ferait renaître en Lithuanie l'âge d'or de ce règne. Mais Sigismond trompa la confiance du peuple. Sombre, soupçonneux et cruel, il préféra se faire craindre de ses sujets que de s'en faire aimer. D'autre part Svidriguello ne s'avoua pas vaincu, car les Russiens lui étaient favorables, et les Teutons le flattaient de l'espoir de remonter sur le trône. La guerre éclata donc entre les cousins-germains; le roi Jagellon tenait le parti du Grand-duc Sigismond et envoya des troupes polonaises à son secours.

Bataille de Vilkomierz en 1435. — Svidriguello s'étant établi à Polock, Vitebsk et Smoleńsk, gouvernait les Russiens en grand-duc légitime, attaquait souvent la Lithuanie et réduisait en cendres, comme un ennemi acharné, les villes soumises à Sigismond. Il y était poussé par les Teutons, en qui il avait une confiance aveugle; lorsque le roi Ladislas mourut en 1434, ce prince ambitieux crut que le moment de s'emparer de la Lithuanie était arrivé, et il se mit en marche contre Vilna avec une nombreuse armée composée de Russiens, de Tartares, de Teutons et même d'auxiliaires Moscovites. A la nouvelle de l'approche de Svidriguello, le grand-duc Sigismond envoya contre lui son fils Michel à la tête des renforts lithuaniens et polonais. Les deux armées se rencontrèrent au bord de la rivière Sainte, non loin de Vilkomierz; la rivière les séparait et les deux armées se trouvaient en présence : elles se provoquèrent pendant quelque temps du regard, attendant que l'une d'elles commençât l'attaque; enfin Michel, bien qu'avec des forces moindres, franchit la rivière à la tête de son armée; la cavalerie polonaise attaqua l'ennemi avec une telle impétuosité qu'il fut promptement mis en déroute. Le grand-maître de Livonie, qui se trouvait sur le champ de bataille avec l'élite de ses chevaliers, périt dans la mêlée. Le nombre des chevaliers livoniens tués dans le combat fut si grand, que Vilkomierz devint le tombeau des Livoniens comme Grünwald avait été celui des chevaliers prussiens. Svidriguello prit

la fuite; Sigismond fonda en cet endroit une église paroissiale en mémoire de cette victoire, et la petite ville qui s'y trouve se nomme encore aujourd'hui *Poboïsk*, et la rivière qui se jette dans la Sainte, *Victoire*. Le brave prince Sigismond Korybuth périt dans cette bataille.

Svidriguello, chassé de la Russie-Blanche et de la Sévérie, s'avança vers le sud, s'empara de Kiew, de Luck, et de là il attaqua Sigismond; mais, considérablement affaibli par la bataille de Vilkomierz, il ne put continuer plus longtemps les hostilités, et s'expatria enfin volontairement. Secondé par le successeur de Jagellon, le jeune roi Ladislas qui occupait alors le trône de Pologne, et qu'il reconnut pour son suzerain, Sigismond aurait pu alors introduire en Lithuanie une administration bienfaisante; mais son caractère soupçonneux et cruel le rendit au contraire l'ennemi de son peuple et lui attira la fin la plus tragique.

Solitaire et renfermé dans son château de Troki, Sigismond détestait sans motif les seigneurs et les guerriers les plus illustres de son propre pays; il faisait jeter en prison les voïevodes, les princes et leurs familles entières, et punir de mort les prisonniers pour la moindre faute. Personne n'était sûr de sa vie et de sa fortune. Alors les seigneurs alarmés, Dowguird, voïevode de Vilna, Lelusz, voïevode de Troki, les princes Jean et Alexandre Czartoryski, tramèrent un complot contre la vie du Grand-Duc. Ils cachèrent quelques centaines d'hommes armés dans des chariots de foin, et ils introduisirent ces chariots dans le château de Troki et s'en emparèrent ainsi; le grand-écuyer de la cour de Sigismond, le Russien Skobeïko, faisait partie du complot; c'est avec lui qu'Alexandre Czartoryski pénétra dans l'appartement du duc, et là, après lui avoir reproché toutes ses cruautés, les deux conjurés le tuèrent, en 1440.

Casimir Jagellon, de 1440 a 1492. — Le moment qui suivit la mort de Sigismond Kieïstutowicz fut une époque pleine de périls pour la Lithuanie. Michel, son fils, aspirait à la couronne ducale, et Svidriguello, à la nouvelle de la mort de Sigismond, revint dans le pays et s'empara de Luck. Le trône de Lithuanie appartenait de droit à l'héritier de la Lithuanie, Ladislas le Varnénien, roi de Pologne, comme fils aîné de Jagellon; mais Ladislas, qui venait d'être proclamé roi par les Hongrois, retarda son arrivée dans le pays troublé. Alors le sénat lithuanien, formé de voïevodes, de castellans et de princes, s'étant réuni en une diète générale, proclama Grand-Duc Casimir, second fils de Vladislas Jagellon, et lui envoya une ambassade pour l'inviter à prendre possession du trône. Le jeune Casimir se rendit donc en Lithuanie, entouré d'une suite brillante de chevaliers et suivi de deux mille cavaliers. Mathieu, évêque de Vilna, le reçut aux portes de la ville à la tête des sénateurs; le prince fut ensuite introduit dans la cathédrale, où il reçut la couronne ducale de son aïeul Guédymin.

Casimir comptait alors treize ans à peine. Les Lithuaniens lui adjoignirent un conseil composé de sénateurs, à la tête desquels se trouvait Jean Gastold, voïevode de Vilna; et c'est sous sa direction que Casimir commença son règne. La tutelle que formait ce conseil, était sage et active, surtout celle de Jean Gastold. Ce seigneur força les Samogitiens indociles à abandonner le parti de Michel et à se soumettre à Casimir; il mena son jeune maître sous les murs de Smoleńsk révolté, qui se soumit; bientôt après, Stanislas Kiszka, hetman de Lithuanie, défit l'armée de Vassili, Grand-Duc de Moscou, et lorsque la paix tant désirée régna de nouveau dans le pays, Casimir, à l'instigation de son Conseil, se mit à étudier les besoins des villes lithuaniennes qui s'agrandissaient, et leur donna des lois très estimées alors, nommées « le droit teuton ou de Magdebourg. »

Nomination du Khan de Crimée, en 1446. — Ce fut l'évènement le plus glorieux en Lithuanie sous le règne de Casimir. Les Tartares se souvenaient de la puissance de Vitold et de l'alliance conclue avec lui, et, lorsque la horde de Crimée perdit son chef, ils envoyèrent une ambassade en Lithuanie pour prier le Grand-Duc Casimir de lui donner pour successeur Devlet-Hadži-Guireï, descendant d'une ancienne famille de Khans, qui habitait la Lithuanie. Hadži-Guireï fut donc solennellement revêtu à Vilna du manteau de pourpre des Khans; ensuite le maréchal Nicolas Radziwill, à la tête d'un cortège de chevaliers lithuaniens, le reconduisit en Crimée. Hadži-Guireï, sincèrement attaché à la Lithuanie, garda religieusement son alliance avec elle pendant tout le cours de son règne. Il répandit la civilisation parmi les Tartares, et, quoiqu'il ne parvînt pas à adoucir beaucoup leur férocité, il contint cependant avec succès leurs hordes et les empêcha de franchir les frontières du royaume de Casimir.

La mort de Ladislas le Varnénien priva la Pologne d'un roi vaillant et chéri. Alors les Polonais, fidèles à la race de Jagellon, se tournèrent vers la Lithuanie et invitèrent Casimir à venir occuper le trône. Mais Casimir différa longtemps avant d'accepter la couronne et de se rendre en Pologne, parce qu'il regrettait de quitter la Lithuanie à laquelle il s'était fortement attaché. Enfin en 1447, invité pour la quatrième fois par les Polonais impatientés, il se rendit à Cracovie et se fit couronner roi.

Casimir régna longtemps, jusqu'en 1492, c'est-à-dire pendant 52 ans, dont 45 sur le trône de Pologne; il résidait alternativement en Pologne et en Lithuanie, gouvernant lui-même tour-à-tour les deux pays.

Un différend, qui avait pour objet la Podolie et la Volhynie, brouilla les deux peuples alliés, pendant le règne de Casimir. Les Polonais exigèrent impérieusement du roi, à plusieurs diètes, l'annexion de la Volhynie et de la Podolie à la Pologne. Les Lithuaniens, d'autre part, se souvenant des victoires d'Olgerd sur les Tartares qui avaient été

expulsés de la Podolie par les armes lithuaniennes, ne permettaient pas de détacher du Grand Duché ces deux provinces. Mais, en défendant leurs droits légitimes, les Lithuaniens n'étaient cependant pas sans reproches, car ils retenaient injustement en leur possession la partie occidentale de la Volhynie qui devait appartenir à la Pologne.

Cette rivalité et ces disputes peu louables n'eurent que des suites fâcheuses pour les deux peuples, car elles refroidirent leurs relations amicales, ce dont profitèrent les ennemis menaçants de l'Est : les Tartares des bords du Volga et le Grand duché de Moscou.

Les incursions des Tartares du Volga et du Don dévastèrent plusieurs fois la Podolie que personne ne défendait sérieusement; et, après la mort de Hadzi-Guireï qui avait été fidèle à la Lithuanie et à la Pologne, son fils Mengli-Guireï conduisit les Tartares de Crimée contre la Ruthénie et saccagea même Kiev. Les forteresses élevées par Vitold croulèrent, et la paix disparut de ces contrées. Le mal était plus grand encore vers la frontière du nord.

Perte de la prépondérance sur Novgorod-la-Grande. — Pendant son long règne, Casimir Jagellon avait travaillé avec ardeur pour le bien et la gloire des deux peuples unis; il ne parvint cependant pas à garder intactes les frontières de son royaume à l'Est, comme il l'avait fait à l'Ouest; après avoir terminé avec succès la célèbre *guerre de Prusse* avec l'Ordre Teutonique, il humilia les chevaliers teutoniques, força le grand maître à lui prêter serment de fidélité et annexa une partie considérable de la Prusse à la Pologne; mais d'un autre côté, il négligea les frontières de la Lithuanie et laissa se perdre l'ancienne influence qu'elle exerçait sur les provinces de la Ruthénie septentrionale. Déjà sous son règne commencent les négligences et les fautes qui eurent des suites si fâcheuses pour l'avenir.

Le grand-duc de Moscou Ivan Vasilevitch s'étant affranchi du joug de la Horde d'Or, voulut aussi réunir à ses États de Moscou toute la Ruthénie septentrionale dont les principales provinces étaient Novgorod-la-Grande, Pskow et Twer. Toutes ces principautés étaient sous la protection de la Lithuanie, lui payaient un tribut et lui avaient prêté serment de fidélité. Les sénateurs qui gouvernaient le pays pendant l'absence du roi négligèrent d'abord de porter secours aux provinces menacées; plus tard, lorsque Novgorod-la-Grande tomba au pouvoir d'Ivan, la Lithuanie entière voulut prendre les armes et demanda la guerre pour reconquérir ses anciens droits; mais le roi, trop exclusivement occupé des affaires de la Pologne, empêcha lui-même le pays de déclarer la guerre à la Moscovie, et conclut avec Ivan une trêve, en vertu de laquelle il renonçait à son protectorat de temps immémorial sur Novgorod. Après cette première faute, les pertes se succédèrent. En 1488 Twer fut prise par Ivan et cessa d'être vassale de la Lithuanie, et quelques années plus tard Wielkie Luki et d'autres villes moins considérables subirent le même sort.

Casimir Jagellon mourut à Grodno en 1492. Marié à Elisabeth, princesse d'Autriche, il laissa plusieurs filles et six fils : Ladislas, Casimir, Jean-Albert, Alexandre, Sigismond et Frédéric. Casimir, qui mourut dans la vingt-sixième année de sa vie, fut béatifié, et la Lithuanie le choisit pour son patron. Aussitôt après la mort de son père, Alexandre fut proclamé grand-duc de Lithuanie et Jean-Albert roi de Pologne.

ALEXANDRE, *Grand duc de Lithuanie* (1492-1501), et *roi de Pologne* (1501-1506). — Alexandre reçut solennellement dans la cathédrale de Vilna le titre et le pouvoir de grand-duc. Assis sur son trône, il fut béni par Albert Tabor, évêque de Vilna, et le grand-maréchal Jean Litawor Chreptowicz, remettant une épée aux mains du nouveau souverain, l'exhorta et l'engagea au nom du peuple à suivre l'exemple de Vitold dans le gouvernement de la Lithuanie. « Si vous suivez ce modèle, duc, ajouta Chreptowicz en terminant son discours, ce duché vous tiendra lieu de tous les Etats et de tous les royaumes; mais si vous vous éloignez de l'exemple de Vitold, vous causerez notre ruine et la vôtre. »

Malheureusement, Alexandre ne possédait pas le talent de gouverner; il était trop lent et trop indécis, et cela précisément en un temps où un vaillant guerrier pouvait seul tirer le pays du danger.

Un avenir funeste menaçait la Lithuanie du côté de l'Est. Les pertes essuyées du temps de Casimir Jagellon étaient considérables. Le tsar Ivan Vasilevitsch, voyant les rênes du gouvernement dans de faibles mains, fit irruption dans les parties les plus éloignées de la Ruthénie du Nord-Est, et détacha de la dépendance de la Lithuanie Pskow, Wiazma et Razan, avec leurs territoires.

Le faible Alexandre ne prit pas les armes; il reprochait à Ivan ses invasions par l'entremise de ses ambassadeurs, et exigeait la restitution des terres enlevées, et, comme ses réclamations restaient inutiles, il préféra à la guerre un accommodement avec Ivan pour obtenir la paix.

TRAITÉ DE PAIX PERPÉTUELLE AVEC LA MOSCOVIE EN 1494 — Ivan reçut l'ambassade d'Alexandre, et il jura, mais à condition que la Lithuanie ne réclamât pas les terres enlevées, que Smoleńsk, Brańsk et les autres principautés des rives du Dniéper appartiendraient pour toujours à la Lithuanie. La paix fut conclue; on se promit un secours mutuel de part et d'autre; et, pour affermir ce traité, Alexandre épousa Hélène, la fille d'Ivan.

GUERRE AVEC LA MOSCOVIE. BATAILLE DE VIEDROCHA L'AN 1500. — Cette prétendue paix perpétuelle ne dura que six ans. En 1500, Ivan, sous prétexte que la religion grecque était persécutée en Lithuanie, fit irruption dans la Ruthénie sévérienne et s'empara de Brańsk, et son allié le khan de Crimée Mengli-Guireï pénétra en Pologne par la Volhynie et ruina Lublin.

Alexandre, au lieu de tourner toutes ses forces vers la défense des frontières et d'appeler à son secours son frère Jean-Albert, n'envoya contre ce puissant ennemi qu'une armée de 14.000 hommes. Le grand hetman de Lithuanie, Constantin, prince d'Ostrog, combattit héroïquement á la tête de cette poignée d'hommes au bord de la Viedrocha; mais, après une bataille sanglante, il fut fait prisonnier; les armées d'Ivan réduisirent le pays en cendres; enfin, elles mirent le siège sous les murs de Smoleńsk. Cette ville était vaillamment défendue par Nicolas Hlebovitch, commandant de la forteresse; voyant le désir de la défense s'affaiblir parmi les habitants, Hébovitsch distribua tout son bien au peuple et aux soldats; il les encouragea à la résistance par son courage, et enfin l'ennemi abandonna le siège de la ville, parce qu'il vit qu'il n'avait rien à gagner.

Jean Albert mourut pendant cette guerre et Alexandre fut élu roi de Pologne. Il aurait dû alors prendre hardiment la direction de la lutte contre l'ennemi; mais. incapable d'une démarche décisive, il préféra conclure avec Ivan un armistice de six ans, en vertu duquel il perdait Novgorod Sévérien, Péreiaslav et la plupart des terres situées au delà du Dniéper.

Cette décadence de l'ancienne puissance de la Lithuanie et par là de la Pologne, son alliée, ne provenait pas de la faute du roi seul. Les seigneurs et les nobles, jouissant, à l'exemple des Polonais, de privilèges toujours plus étendus et d'une liberté excessive, commencèrent à oublier leurs devoirs envers la patrie. L'insubordination aux lois et au pouvoir ne s'était pas encore développée dans notre pays, mais déjà la noblesse allait avec répugnance à la guerre et défendait mal les frontières de l'État. Les forteresses, dont la vue seule épouvantait les ennemis au temps d'Olguerd, et qui s'élevaient sur les frontières de la Lithuanie, remplies de soldats armés, étaient en ruines, et les frontières désertes restaient ouvertes aux envahisseurs. Des événements inouïs se passaient alors en Lithuanie. Les Tartares, retenus autrefois au delà du Don par le bras de fer de Vitold, entrent par nuées en Ukraine et en Volhynie, détruisent les villages et les villes, en signalant leur passage par des incendies et en emmenant des dizaines de milliers d'habitants en captivité. Enfin leurs incursions furent poussées aussi loin qu'elles l'avaient été 250 ans plus tôt, lorsque Erdzivill avait vaincu leurs hordes dans la Ruthénie lithuanienne. En brûlant et détruisant tout, les Tartares parvinrent en 1500 jusqu'à Minsk et Novogródek et apparurent à dix lieues de Vilna.

Alors leur marche fut arrêtée par un homme qui aurait été la gloire du pays, si un fol orgueil et la jalousie ne l'eussent rendu au contraire l'ennemi de sa propre patrie. C'était Michel Gliński, maréchal de cour lithuanien.

Gliński. Bataille avec les Tartares a Kleck en 1506 — Pendant les dernières années du règne d'Alexandre, Gliński devint le favori

du roi. Comme il pouvait obtenir de lui tout ce qu'il désirait, il usa de son influence pour persécuter les hommes qui avaient bien mérité de la patrie, et il aspirait au gouvernement indépendant de la Lithuanie entière. Trois sénateurs : Hlébowicz, Zabrzeziński et Gastold, s'opposèrent aux vues d'une ambition aussi audacieuse. Alors Gliński les accusa de trahison devant le roi, et il avait déjà obtenu contre eux un arrêt de mort secret, lorsque Jean Łaski, grand chancelier de la couronne, découvrit au roi la fausseté des accusations et l'empêcha de commettre une action aussi injuste. Malgré cela Gliński ne perdit pas les bonnes grâces de son prince ; il fomentait sans cesse des troubles en Lithuanie et ne rendit que le service suivant : une nouvelle invasion des Tartares ayant considérablement dévasté le pays, et les habitants s'étant enfuis de tout côté à leur approche, Gliński, par une attaque intrépide, détruisit leur camp près de Kleck, coucha sur le champ de bataille une multitude d'ennemis et délivra 40,000 prisonniers. Le roi, dangereusement malade à Vilna, reçut avant d'expirer la nouvelle consolante de la victoire.

Alexandre mourut en 1506, en confiant le pays à son frère Sigismond.

Sigismond I dit le Vieux. — Sigismond fut immédiatement élu grand duc de Lithuanie et couronné dans la cathédrale de Vilna par Albert Tabor. Les Polonais le choisirent ensuite pour roi et le couronnèrent à Cracovie. Le premier soin de Sigismond fut de mettre en ordre le trésor public : il l'augmenta par son économie, il gagna la bienveillance de tous ses sujets par son bon sens, sa sagesse et sa bonté. Gliński seul ne se soumit pas sincèrement.

Les principaux événements qui eurent lieu sous le règne de Sigismond furent les suivants :

Révolte de Gliński.

Guerre avec la Russie. Perte de Smoleńsk en 1514.

Organisation des Cosaques Zaporogues.

Dissolution de l'ordre Teutonique.

Publication du Statut, ou code législatif.

Révolte de Gliński. — Gliński, le plus puissant seigneur de la Lithuanie, ne pouvant plus commander dans le pays comme il l'avait fait au temps d'Alexandre, était plein de haine pour tous ceux qui voulaient réprimer son despotisme. Il détestait surtout Jean Zabrzeziński, voïevode de Troki ; enfin, ne mettant aucun frein à sa vengeance, il attaqua pendant une nuit le château de Zabrzeziński, assassina le voïevode, et ensuite se révolta ouvertement contre le roi, en s'efforçant d'entraîner avec lui la moitié du pays. Gliński songeait à conquérir Kiev pour lui-même et à y établir une principauté indépendante, et, comme il n'avait qu'un petit nombre de partisans pour faire aboutir ses projets, il appela à son secours Vassili IV, tzar de Moscou.

Guerre contre la Moscovie. Perte de Smoleńsk en 1514. — Des nuées de Moscovites entrèrent en Lithuanie sous la conduite de Gliński. Le roi Sigismond les repoussa, les vainquit, et força Vassili à faire la paix; mais comme, par une fâcheuse négligence, personne ne gardait la frontière menacée, Vassili, à l'instigation de Gliński, viola le traité de paix, envahit de nouveau la Russie Blanche et assiégea Smoleńsk, la principale forteresse lithuanienne. De même que Smoleńsk avait été autrefois courageusement défendu par Hlebowicz, de même Georges Sołohub repoussa encore cette fois les assaillants, et, malgré les trois cents canons qui bombardaient sans trêve les murs de la ville, il ne la rendit point à l'ennemi. Mais Sołohub ne fut ni aussi persévérant, ni aussi heureux que son prédécesseur. Vassili vint assiéger Smoleńsk pour la seconde fois, et le roi Sigismond n'ayant pas envoyé de secours, Sołohub perdit tout espoir; la population, épouvantée et corrompue par Aniski, ouvrit les portes de la ville aux Moscovites dont elle redoutait la vengeance. Ainsi, par l'indifférence du roi, la clé de la Russie-Blanche tomba aux mains du tzar. Plus tard, lorsque les habitants de Smoleńsk voulurent rentrer sous la domination des Lithuaniens, Vassili, ayant découvert ce dessein, fit pendre les principaux citoyens aux hautes murailles de la forteresse, et transféra le reste des habitants dans les provinces éloignées de la Moscovie.

Cette perte importante ne put être compensée par la célèbre victoire d'Orsza, remportée par Constantin, prince Ostrogski. Ostrogski s'était évadé de captivité, et il se mit de nouveau à la tête de l'armée: il rencontra ses adversaires à Orsza en 1514, laissa trente mille hommes de l'armée ennemie sur le champ de bataille, et fit une entrée triomphale à Vilna, suivi des prisonniers et des drapeaux pris sur l'ennemi. Mais ce triomphe fut de peu d'importance, car on n'avait pas repris Smoleńsk. On ne reconquit cette ville qu'environ cent ans plus tard.

Cette guerre avec la Moscovie ne fut interrompue que par de courtes trêves et dura jusqu'à la fin du règne de Sigismond le Vieux. Les chroniqueurs de ces combats ont signalé le secours miraculeux de Saint Casimir, patron du royaume.

On raconte qu'une troupe de 2000 Lithuaniens et un régiment polonais, se rendant au secours de la ville de Polock assiégée, parvinrent aux bords de la Dvina alors débordée. Pendant que les chefs cherchaient le moyen de franchir les flots écumants, un chevalier, couvert d'une armure éclatante et monté sur un cheval blanc, apparut devant l'armée en s'écriant: « Suivez-moi! » Puis, s'élançant dans la rivière, il fit passer sans accident tout le régiment sur l'autre rive. L'armée reconnut en lui Saint Casimir. Pleine d'enthousiasme, elle attaqua l'ennemi, le dispersa et fit lever le siège de Polock. L'année suivante, Saint Casimir apparut de nouveau au milieu d'une bataille, encourageant les Lithuaniens au combat et leur faisant remporter une victoire

éclatante. C'est à cause de ces miracles et de beaucoup d'autres, que Casimir fut béatifié et proclamé saint par le pape Léon X.

Outre la guerre avec la Moscovie, le pays eut encore à souffrir des incursions des Tartares; c'était le valeureux et dévoué Constantin, prince Ostrogski, qui défendait les frontières méridionales. Le vainqueur d'Orsza, voyant que l'Ukraine et la Volhynie étaient exposées aux cruelles invasions de ces ennemis, somma les plus puissants seigneurs de la Lithuanie et de la Ruthénie de former une ligue militaire pour la défense de la patrie. Radziwiłł, Sanguszko, Czartoryski, Wiśniowiecki et plusieurs autres s'empressèrent de répondre à cet appel. Chacun d'eux s'engagea à entretenir à ses frais un certain nombre de soldats et à se mettre sous les ordres d'Ostrogski au premier signal du danger. Cette ligue rendit bientôt des services importants à la patrie, car, les Tartares ayant pénétré en Volhynie, Ostrogski atteignit, à la tête des Confédérés, l'ennemi chargé de butin, coucha 24.000 Tartares sur le champ de bataille et leur reprit leurs prisonniers et leur butin.

Les Cosaques prirent aussi part à ce combat sous les ordres d'un vaillant général, Eustache Daszkiewicz, que, d'après le conseil d'Ostrogski, le roi avait nommé leur premier hetman ou ataman.

Organisation des Cosaques Zaporogues. — Ces Cosaques étaient un belliqueux peuple russien de l'Ukraine, composé d'anciens habitants de ce pays et des fuyards de divers pays voisins; ils cherchaient là un refuge. Ils habitaient des îles formées par les bras nombreux du Dnieper ou Borysthène, au-delà des cataractes, c'est-à-dire des rochers qui s'élevaient au milieu de ce fleuve et y formaient ce que l'on appelle des seuils, des chutes d'eau (*porohy*): c'est pour cette raison qu'on les nommait les Cosaques *Zaporogues*. Ce peuple s'occupait de pêche et de chasse, mais il vivait principalement d'expéditions guerrières et de brigandages; c'est pourquoi les Cosaques étaient devenus l'épouvante des Tartares, et leur voisinage n'était pas moins dangereux pour les paisibles habitants de la Ruthénie. Ces bandes de Cosaques qui rôdaient sur les bords du Dnieper sans chef et sans direction, furent, par les ordres de Sigismond, enrégimentées par Daszkiewicz, qui les munit d'armes, leur donna des lois militaires pour les gouverner et en forma une vaillante armée qui défendit le pays contre les attaques des Tartares et des Turcs.

Suppression de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques et fondation de la Prusse ducale en 1525. — L'Ordre teutonique, affaibli par ses revers, tâchait toujours, bien qu'en vain, de mettre des obstacles à la puissance de la Pologne et de la Lithuanie réunies; enfin les Chevaliers corrompus et pervertis se lassèrent de l'habit religieux et de la religion catholique. Le dernier grand-maître, Albert de Brandebourg, embrassa la doctrine du célèbre réformateur Martin Luther, quitta le manteau teutonique, se maria, et la plupart des chevaliers suivirent son exemple. L'Ordre teutonique fut dissous en Prusse; les

Chevaliers se transformèrent en seigneurs et chevaliers laïques. Mais ils ne voulurent pas se dessaisir des terres conquises sur les anciens Prussiens. Ils fondèrent donc, avec l'assentiment du roi Sigismond, une principauté prussienne sous le nom de Prusse ducale ou Orientale, car la Prusse Occidentale appartenait déjà à la Pologne depuis Casimir Jagellon; Albert devint leur souverain héréditaire, à condition qu'il reconnût la suzeraineté du roi de Pologne. L'Ordre teutonique se maintint encore en Livonie pendant plus de trente ans.

Publication du statut ou Code de lois, en 1530. — Les lois lithuaniennes qui régissaient le pays, se fondant sur les anciennes coutumes de la nation et sur les décrets rendus à diverses époques par les grands-ducs, n'avaient pas encore été réunies en un code unique. Le roi Sigismond, voyant l'urgente nécessité pour le pays de recueillir ces lois, confia cette tâche à Albert Gastold, chancelier du grand-duché de Lithuanie, et dès lors ce recueil, qui fut nommé statut lithuanien, devint obligatoire pour la Lithuanie et la Ruthénie. Le statut lithuanien fut célèbre depuis par sa justice et la sagesse de ses prescriptions.

Vers la fin de sa vie, Sigismond céda à son fils Sigismond-Auguste le gouvernement du grand-duché de Lithuanie.

Concession de libertés et de privilèges a la noblesse lithuanienne. — Union de Lublin en 1569. — En 1544, encore du vivant de son père, le jeune Sigismond Auguste prit possession du gouvernement du Grand-Duché, et jura aux Lithuaniens de respecter leurs droits.

Peu de temps après la mort de sa première femme Elisabeth, archiduchesse d'Autriche, le jeune prince avait épousa secrètement Barbe, née Radziwill, veuve de Gastold, voïevode de Troki. Le prince dut dissimuler son mariage, car l'orgueilleuse reine Bona Sforza était contraire à cette union et voulait donner pour femme à son fils quelque princesse étrangère; les seigneurs polonais étaient du même avis que Bona. Cependant lorsque, après la mort de son père, Sigismond-Auguste devint roi de Pologne, il proclama reine sa femme Barbe, et les Lithuaniens accueillirent avec joie cette proclamation. Mais, à l'instigation de Bona, les députés polonais réunis à la diète se jetèrent aux genoux du roi en le suppliant de répudier sa femme qui lui était très inférieure par la naissance. Auguste blâma sévèrement leur intervention et leur fit la réponse suivante: « Je consentirais plutôt à perdre la couronne qu'à violer mon serment, et il vous siérait mieux de me demander de tenir toujours mes promesses que de m'engager à violer ma foi envers mon épouse. » Par cette fermeté et cette force de caractère, le roi triompha de la résistance des Polonais, et Barbe fut couronnée; mais cette belle et vertueuse princesse mourut bientôt, et le roi la regretta jusqu'à la fin de ses jours.

Gouvernement de Sigismond-Auguste a l'intérieur. — La géné-

rosité, la douceur et l'équité étaient les traits distinctifs du caractère de Sigismond-Auguste, et ils se montrèrent dans toutes ses actions. Sigismond-Auguste considérait les deux pays réunis sous son sceptre, la Lithuanie et la Pologne, comme n'en formant qu'un seul; il les chérissait plus que sa santé et sa vie, et tâchait de leur assurer la prospérité et la sécurité.

Il réprima en Pologne le despotisme et l'insolence de la noblesse, en l'engageant à faire de plus grands sacrifices pour les besoins de la patrie. Donnant lui-même l'exemple, il consacra le quart des biens royaux à l'entretien d'une armée permanente pour la défense du pays. En Lithuanie, où les nobles et les seigneurs respectaient plus leurs monarques qu'en Pologne et leur obéissaient plus volontiers, le roi réussit plus facilement à introduire quelques réformes profitables. C'est en Lithuanie qu'il créa la première armée régulière, qui, en temps de paix, s'exerçait en faisant des manœuvres militaires; il engagea le sénat à réformer et à compléter le statut lithuanien, et les actes judiciaires devinrent plus équitables. Sous son règne la population, paisible et heureuse, s'accrut dans tout le pays; les villes s'enrichirent : Vilna et Kowno se rendirent célèbres par leur commerce.

Mais il fallait bien défendre un pays si bien administré, et il manquait au généreux Sigismond-Auguste une qualité importante : l'esprit belliqueux.

Or, à cette époque, grandissait sur nos frontière orientales une puissance hostile, qui n'attendait qu'un moment favorable pour attaquer la Lithuanie.

Annexion de la Livonie en 1561. — Guerre avec la Moscovie. — Perte de Połock en 1563. — La Livonie fut l'occasion d'une guerre avec la Moscovie. Sous le règne de Sigismond le Vieux, l'ordre des Chevaliers teutoniques avait été, comme nous le savons déjà, dissous en Prusse en 1525. Mais les Teutons Livoniens habitaient encore l'ancienne Lettonie, et ce n'est qu'en 1562 qu'ils cessèrent d'exister.

Fürstenberg, grand-maître livonien, homme farouche et cruel, qui avait adopté l'hérésie de Luther, s'empara des biens de l'archevêque de Riga, pilla les églises et menaça d'emprisonner l'archevêque lui-même. Ce prélat implora la protection de Sigismond-Auguste; mais, comme le roi voulut réconcilier les adversaires, le grand-maître fit tuer l'ambassadeur royal, et jeta l'archevêque dans un cachot.

Une telle action ne pouvait rester impunie. Sigismond envahit la Livonie à la tête d'une nombreuse armée, et Furstenberg en fut tellement effrayé qu'il se jeta humblement aux pieds du roi, indemnisa l'archevêque de tous les dommages qu'il lui avait causés et reconnut Sigismond comme protecteur de la Livonie.

C'est alors que se rompirent les liens fragiles de la paix qui régnait entre la Lithuanie et la Moscovie. Le tsar Ivan IV dit le Terrible,

convoitait ce protectorat et voulut se l'approprier. A cet effet, il fit irruption dans ce pays et y répandit la plus affreuse dévastation. Furstenberg fut fait prisonnier et mourut bientôt ; le nouveau et dernier grand-maître GOTHARD KETTLER, voyant qu'il ne pouvait se défendre sans le secours de la Lithuanie et de la Pologne, abdiqua la dignité de grand-maître, délia des vœux monastiques le reste des chevaliers et abandonna à la Lithuanie la Livonie et l'Esthonie, comme prix de la protection qu'il demandait contre la Moscovie, ne se réservant que la Courlande et la Sémigalie, et se reconnaissant prince vassal du roi de Pologne. C'est ainsi que l'ancienne Lettonie fut réunie à la Lithuanie après en avoir été séparée pendant plusieurs siècles; mais il fallut alors défendre contre les attaques d'Ivan le pays nouvellement repris. La guerre s'alluma sur toute la frontière orientale du royaume et dévasta surtout la Russie Blanche : cette guerre dura huit ans, jusqu'à la trêve de 1570. La Lithuanie garda la Livonie, mais elle perdit l'antique Polock, qui, après lui avoir appartenu pendant 300 ans, fut pris par Ivan, en 1563.

CONCESSIONS DE LIBERTÉS ET DE PRIVILÈGES A LA NOBLESSE LITHUANIENNE. — La perte de cette ville affligea profondément le roi. Il voyait avec chagrin que la noblesse polonaise restait indifférente à la guerre qui désolait la Lithuanie, et qu'elle ne s'empressait pas de venir à son secours. Le roi voulait unir plus étroitement les deux peuples, pour qu'ils s'entr'aidassent dans le danger commun et que le sort de l'un devint celui de l'autre. Pour opérer plus promptement cette union, il accorda aux nobles lithuaniens et polonais les mêmes privilèges et les mêmes droits politiques; il donnait ainsi aux Lithuaniens des droits qui n'avaient appartenu jusqu'alors qu'aux Polonais, principalement celui d'élire des députés à la Diète, pour délibérer sur les affaires de l'État. Jusqu'alors les magistrats ou seigneurs de la Lithuanie qui composaient le Conseil supérieur ou Sénat, décidaient presque seuls des affaires de l'État, et la noblesse prenait peu de part au gouvernement. Sigismond-Auguste désirait d'autant plus ardemment que les Lithuaniens et les Polonais ne formassent qu'une seule famille vivant en bon accord, qu'il avait le pressentiment de mourir sans laisser d'héritiers, et c'est pourquoi il résolut d'accorder aux deux peuples le droit d'élire leur roi.

UNION DE LUBLIN EN 1569. — Les Lithuaniens et les Polonais, c'est-à-dire les sénateurs et les députés des deux peuples, se réunirent donc en grand nombre à la Diète de Lublin.

L'union accomplie à cette Diète est restée célèbre. Plusieurs monarques étrangers y envoyèrent leurs ambassadeurs pour être témoins de l'union fraternelle des deux peuples. On décida que dorénavant la Lithuanie et la Pologne ne formeraient qu'une république indissoluble, que les deux peuples se choisiraient un roi dans une réunion commune, qu'il n'y aurait plus deux sénats et deux

chambres de députés, mais une seule assemblée où les Lithuaniens siègeraient conjointement avec les Polonais. Cependant, lorsque les Polonais ajoutèrent à ces conditions que la Podlachie, la Volhynie, le reste de la Podolie, l'Ukraine et la Ruthénie Sévérienne, seraient détachés de la Lithuanie et incorporés au royaume de Pologne, c'est-à-dire à la Couronne, les Lithuaniens s'y opposèrent, la plupart abandonnèrent la Diète, et ce ne fut qu'en vertu de son pouvoir de Grand-Duc que Sigismond-Auguste annexa ces provinces à la Couronne.

Néanmoins, les Lithuaniens ne rompirent pas l'union. Rappelés par les Polonais, ils reparurent à la Diète, et après une longue résistance, ils cédèrent enfin aux vœux de Sigismond-Auguste. Ils firent ce sacrifice pour la concorde fraternelle, et les provinces conquises par les armes d'Olgierd et de Vitold. et qui avaient appartenu à la Lithuanie pendant deux siècles, furent définitivement annexées à la Couronne.

Les lois du Statut lithuanien restèrent pourtant obligatoires dans ces provinces, et la Lithuanie conserva les charges d'hetmans, de chanceliers, de trésoriers, de maréchaux de Lithuanie et autres.

Sigismond-Auguste ne survécut pas longtemps à l'Union de Lublin ; il mourut en 1572, dans son château favori de Knyszyn en Podlachie.

Les hommes les plus éminents qui illustrèrent son règne furent : Roman prince Sanguszko, Jean et Georges Chodkiewicz, vaillants guerriers, qui s'illustrèrent lors de la défense de la Livonie et dans les guerres contre la Moscovie : le prince Nicolas Radziwill, surnommé le Noir, cousin du roi par Barbe, bon guerrier et habile homme d'État, mais protestant acharné et propagateur de la doctrine de Calvin en Lithuanie, enfin Valérien Protasewicz, évêque de Vilna, célèbre par son zèle épiscopal.

L'évêque Protasewicz était à la tête du clergé lithuanien, lorsque la réforme de Luther et de Calvin se répandit dans toute la Lithuanie et dans la Pologne, et détacha de l'église un grand nombre de puissantes familles. Voulant arrêter l'hérésie et convertir ceux qui étaient tombés dans l'erreur, l'évêque introduisit à Vilna l'ordre des Jésuites, récemment fondé dans l'Occident de l'Europe. Ils établirent la première école supérieure de Vilna et ramenèrent au catholicisme par d'éloquents sermons les hérétiques les plus acharnés. Le roi eut la sagesse de ne persécuter personne pour la foi, de ne punir personne pour ses croyances religieuses ; c'est pour cette raison que l'hérésie ne fit pas de progrès et ne grandit pas comme en d'autres pays par la persécution ; au contraire, dans le siècle suivant, presque tous rentrèrent dans le sein de l'Église catholique par l'influence des prédications remarquables du père Jésuite Pierre Skarga.

La ligne masculine de la famille des Jagellons s'éteignit à la mort

de Sigismond-Auguste. Dès lors, la Lithuanie, confondue avec la Pologne, partagea le sort de ce pays et l'histoire de ces deux peuples n'en fit plus qu'une.

Les grands privilèges accordés à la noblesse par les Jagellons, confirmés et agrandis surtout par Sigismond-Auguste, auraient pu être utiles au pays, si la nation avait alors établi conjointement avec le roi des règlements qui eussent fait régner l'ordre dans les diètes et mis un frein au despotisme de la noblesse. Mais rien de semblable n'existait. Le désordre et l'insubordination commencèrent à se répandre dans les diètes de Pologne : tout député pouvait rompre les délibérations si elles lui déplaisaient et les meilleures décisions de la majorité tombaient par l'arbitraire d'un seul ou de quelques-uns. Ce droit funeste de rompre la diète fut même nommé la loi du *liberum veto*, et fut la principale cause de la chute de la Pologne et de la Lithuanie.

Un autre droit également nuisible était l'*élection des rois :* car le trône était électif et non héréditaire. A la mort de chaque roi, l'élection donnait lieu à des intrigues de la part de ceux qui aspiraient à la couronne ; les monarques étrangers présentaient leurs candidats, la noblesse se divisait en partis et souvent il s'en suivait une guerre civile ; les monarques étrangers se mêlaient alors des affaires de la République, protégeaient l'un ou l'autre candidat selon leurs vues, et envahissaient le pays avec leurs armées. Or, l'indépendance de la Pologne et de la Lithuanie ne pouvait être durable dans de semblables conditions.

Depuis la mort de Sigismond-Auguste jusqu'au dernier roi Stanislas Poniatowski, il y eut onze rois électifs, qui gouvernèrent la République : Henri de Valois, en 1574 ; Étienne Bathori, de 1576 à 1586; Sigismond III Vasa, de 1587 à 1632 ; Wadislas IV Vasa, de 1632 à 1648 ; Jean-Casimir Vasa, de 1648 à 1668 ; Michel Koributh Wiśniowiecki, de 1669 à 1673 ; Jean III Sobieski, de 1674 à 1696 ; Frédéric-Auguste II, pour la première fois, de 1697 à 1705 ; Stanislas Leszczyński, de 1705 à 1709 ; Frédéric-Auguste II, pour la seconde fois, de 1709 à 1733 ; Frédéric-Auguste III de Saxe, de 1733 à 1763 ; Stanislas-Auguste Poniatowski, de 1764 à 1795

Le plus célèbre d'entre eux fut Étienne Bathori, qui fonda l'Académie de Vilna en 1579 et reprit Polock dans une guerre avec la Moscovie. Mais Bathori ne vécut pas longtemps et n'eut pas le temps de réformer la noblesse.

Au temps des rois de la famille des Vasa, les Suédois et les Cosaques soulevèrent des guerres désastreuses contre la République ; au temps des rois Saxons, les Russes firent des incursions armées. L'histoire de Pologne nous fournit de nombreux détails sur ces événements. Elle nous apprend aussi que, vers la fin du siècle dernier, la noblesse de la Lithuanie et de la Pologne, voyant les malheurs qui

accablaient le pays, travailla à se corriger de ses défauts, à rétablir l'ordre dans les diètes, à relever les bourgeois et les paysans jusqu'alors opprimés, à organiser la défense du pays.

Le résultat de ces efforts fut la célèbre Constitution du 3 mai 1791. Mais les puissances voisines ne permirent pas qu'elle fût mise à exécution.

Sous le règne de Stanislas Poniatowski, les Prussiens, les Autrichiens et les Russes franchirent les frontières de la République. Le roi de Prusse s'empara de la partie nord-ouest de la Pologne; c'est-à-dire de Posen et de la Prusse Occidentale; l'Autriche prit la Galicie; la Russie s'empara de la Lithuanie et du reste du Royaume.

Lors de ces catastrophes, il ne manqua pas d'hommes de grand courage et de grand dévouement qui s'efforcèrent en vain de conjurer la chute de la nation. La Pologne produisit Casimir Pułaski; la Lithuanie, Reïtan et Thadée Kościuszko.

Depuis cent ans à peu près, l'ancienne République se trouve, en majeure partie, sous la domination de la Russie. Au commencement du ~~ee~~ XIX siècle, l'ancienne Académie d'Étienne Bathori à Vilna, fut transformée en Université, et devint un foyer de lumière scientifique pour tout le pays; elle régénéra même la littérature polonaise, car c'est d'elle que sortit (avec combien d'autres savants et écrivains célèbres), le plus grand poète national de la Pologne et de la Lithuanie réunies, Adam Mickiewicz.

FIN

Paris — Imp A. Reiff, 3, rue du Four.

ERRATA

Page.	Ligne.	*Au lieu de :*	*Lisez :*
1.	4.	des races les plus sauvages et les plus éloignées,	des races les plus éloignées.
8.	28.	Lachites,	Lachites ou Léchites.
10.	13.	chef,	chef.
22.	4.	humiliation,	soumission.
24.	27.	mais il en fut tiré,	il en fut tiré.
30.	15.	et est,	et il est.
32.	27.	leurs secours,	leur secours.
32.	35.	flammes,	cendres.
35.	43.	comme Vilna,	et que Vilna.
36.	9.	Jaslaw,	Zaslaw.
40.	4.	renverser de son trône,	détrôner.
40.	4.	et que,	que.
43.	28.	Vigand,	Vigand-Alexandre.
44.	39.	sur le champ,	sur-le-champ.
45.	44.	son royaume,	le royaume.
46.	6.	que ç'avait été,	que cela avait été ou que ce fut.
59.	13.	de tout côté,	de tous côtés.
61.	16.	leur butin,	le butin.
62.	27.	épousa,	épousé.
64.	1.	ce protectorat,	le protectorat de la Livonie.
66.	20.	s'en suivait,	s'ensuivait.

